

quelques hypothèses sur le développement du « Capital »

(Suite)

quelques questions économiques du matérialisme historique

par BOCCARA

4) Pourrissement de la structure et préparation du passage au mode de production supérieur par le capitalisme monopoliste d'État

De même que le passage au stade de la fabrique puis au stade impérialiste sont préparés par des transformations dans le domaine de la circulation et de la répartition, résultant des contradictions propres du stade antérieur, sous l'effet des mécanismes aveugles et des luttes conscientes qui créent des conditions nouvelles ; de même le capitalisme monopoliste d'État semble correspondre à cette préparation, mais pour le passage au mode supérieur. Résultat vers lequel tend le développement des contradictions internes du stade impérialiste (1), il serait donc aussi « la préparation matérielle la plus complète du socialisme, l'antichambre du socialisme, l'échelon historique qu'aucun autre échelon intermédiaire ne sépare de l'échelon appelé

socialisme » (2). Après le développement sur des bases pré-capitalistes, dans une « société demi-féodale » (Marx), puis le développement sur des bases capitalistes, on assiste à un développement sur des bases qui nient le capitalisme (3), à un pourrissement de la structure.

Le monopole modifie les conditions de la

(1) « L'impérialisme... époque où le capitalisme de monopole évolue en capitalisme de monopole d'État » (Lénine, « L'État et la Révolution », 1917, Œuvres choisies, t. 2, 1^{re} partie, p. 218).

(2) *Ibid.*, p. 150-151 (*La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer*, 1917).

(3) « Mais le dessous de cet entrelacement, — ce qui en est la base, ce sont les changements des rapports sociaux de production. Quand une grosse entreprise devient gigantesque... quand la répartition du produit se fait d'après un plan unique parmi des dizaines et des centaines de millions de consommateurs... il est évident que nous sommes en présence d'une socialisation de la production, et non point d'un simple « entrelacement », que les rapports de l'économie privée constituent une enveloppe qui ne correspond plus à son contenu, qui nécessairement doit pourrir si l'on en diffère artificiellement l'élimination, qui peut rester en état de putréfaction assez longtemps (si au pis aller, la guérison de l'abcès opportuniste traîne en longueur), mais qui néanmoins sera nécessairement éliminée. » (Lénine, *L'Impérialisme*, Œuvres choisies, T. 1, 2^e partie, p. 570-71.)

répartition et de la circulation. Il suscite une tentative de contrôle économique et une action de domination à l'échelle nationale (et même internationale). Les groupes monopolistes, en intervenant dans le circuit économique à l'échelle de toute la société (transferts de plus-value, etc.) en exerçant leur pouvoir de pression naturel dans la vie économique collective et en engageant une lutte extérieure qui met en cause d'autres collectivités, d'autres nations, rendent nécessaire leur liaison croissante avec le pouvoir économique d'Etat, pouvoir *social* de type naturel.

Dès le départ, il y a liaison avec l'Etat (sa diplomatie, son armée, ses finances, etc.) pour l'exportation des capitaux et les sources de matières premières, la conquête des sphères d'influences économiques et des monopoles coloniaux. Puis de la pratique monopoliste simple d'intervention dans la circulation et la répartition, on passe à l'intervention de l'Etat (le levéur de « tribut » par excellence) au profit des monopoles. L'Etat agit sur les mécanismes de la circulation et provoque une redistribution des revenus, par l'action sur la fiscalité, le budget, la monnaie et le crédit, les prix, etc. Notamment la politique du système bancaire monopoliste trouve son couronnement dans la politique monétaire et financière de l'Etat capitaliste, qui en est la forme la plus efficace. Les formes marchandes de fonctionnement semblent y atteindre leur stade ultime de développement capitaliste, préparant leur utilisation socialiste. Dans les domaines classiques d'action des monopoles, le plus efficace des monopoles capitalistes est le monopole d'Etat. Surtout, étant donné la résistance des couches et classes opposées aux monopoles, tout particulièrement la classe ouvrière, et la nécessité de réduire les distorsions qui résultent des pratiques monopolistes (voir notamment la mainmise progressive de l'Etat des monopoles sur le secteur agricole). La politique des monopoles trouve sa forme ultime dans la politique économique de l'Etat capitaliste. Mais il faut souligner que de même que le capitalisme de monopole n'existe nulle part et jamais à l'état pur, sans que joue toujours la libre concurrence, de même le capitalisme monopoliste d'Etat ne peut exister sans les monopoles privés qui l'utilisent.

Avec le développement formidable de l'in-

tervention consciente des monopoles et du capitalisme monopoliste d'Etat dans la circulation, la répartition et la consommation, apparaissent (comme aux étapes correspondantes précédentes) les instruments matériels des rapports nouveaux de l'impérialisme agonisant. C'est le développement nouveau des moyens de transport : automobile, aviation, etc. et surtout des moyens de communication : téléphone, T.S.F., télévision, cinéma, phonographe et magnétophone, mécanisation des bureaux et machines statistiques (où à côté de la communication des données — exclusive avec la machine à écrire — apparaît leur traitement intellectuel). Les machines statistiques sont liées au développement des techniques intellectuelles de traitement des ensembles, à la socialisation du calcul économique. Le développement débouche sur les machines et les « cerveaux » électroniques. C'est dans le domaine de la répartition et de la circulation et à l'échelle de l'Etat, que l'utilisation des machines électroniques (et de la cybernétique) semble devoir être la plus importante en régime capitaliste. Elles sont des instruments qui ne peuvent trouver leur emploi systématique et sans entrave qu'avec la planification socialiste.

*
**

La transformation inéluctable du capitalisme monopoliste simple en capitalisme monopoliste d'Etat développe la forme monopole (forme à la fois privée et sociale). Elle résulte de l'exacerbation des tendances monopolistes, au service desquelles elle se fait. Bien qu'elle exprime l'aggravation de leurs contradictions et contienne la forme de la négation des monopoles, de la négation du capitalisme (déjà incluse dans la forme monopole, qui développe et nie la libre-concurrence) (1).

En effet, dans ce procès de transformation de l'impérialisme, il faut distinguer deux aspects opposés. D'une part, le capitalisme mo-

(1) « La contradiction entre le pouvoir social général, dont le capital prend la forme, et le pouvoir privé des capitalistes individuels sur ces conditions sociales de production devient de plus en plus criante et implique la suppression de ce rapport en incluant en même temps la transformation de ces conditions de production en conditions de production sociales, collectives, générales » (« Le Capital l. III, t. 1, p. 276, souligné par nous).

nopoliste d'Etat répond aux besoins propres des monopoles. Les formes nouvelles représentent des moyens de renforcement et de survie pour les monopoles capitalistes, une augmentation de leur temps de répit et de leur liberté de manœuvre, un progrès formidable de leur emprise réelle sur l'économie, une aggravation de la misère réelle et de l'esclavage des masses, leur contenu est essentiellement réactionnaire. D'autre part, ces formes approfondissent les contradictions immanentes du capitalisme de monopole, expriment l'affaiblissement des forces propres des monopoles et le recul de leur principe, développent les forces matérielles et sociales qui les détruiront (1) et contiennent la forme même de la suppression du capitalisme (2). Avec le capitalisme monopoliste d'Etat, où les capitalistes entrent à reculons, la propriété privée (et la concurrence) niées par le monopole, atteignent la limite de leur pourrissement, la « socialisation » et la régulation capitalistes par les monopoles leur terme (3).

(1) A propos de la législation de fabrique, forme d'intervention de l'Etat capitaliste dans l'économie, dès la fin du stade de la fabrique, Marx souligne : « Avec les conditions matérielles et les combinaisons sociales de la production, elle développe en même temps les contradictions et les antagonismes de sa forme capitaliste, avec les éléments de formation d'une société nouvelle, les forces destructrices de l'ancienne » (« Le Capital », I, t. 2, p. 178).

(2) « La répartition générale des moyens de production », voilà ce qui résulte formellement du développement des banques modernes... Mais quant au contenu, cette répartition des moyens de production n'a rien de « général » ; elle est privée c'est-à-dire rendue conforme aux intérêts du grand capital, et au premier chef, du plus grand capital, du capital monopolisateur » (« L'Impérialisme », ouvrage cité, p. 467-468).

(3) « Le capitalisme dans sa phase impérialiste conduit de près à la socialisation intégrale de la production. Il entraîne en quelque sorte les capitalistes, en dépit de leur volonté et de leur conscience, vers un nouvel ordre social qui marque une transition de la pleine liberté de concurrence à la pleine socialisation » (*Ibid.*, p. 454). « Dans les trusts, la libre concurrence se convertit en monopole, la production sans plan de la société capitaliste capitule devant la production planifiée de la société socialiste qui s'approche. Tout d'abord, certes, pour le plus grand bien des capitalistes » (Engels, « Anti-Dühring », Editions sociales, p. 317).

(4) Cette socialisation capitaliste ultime rend possible et exige le passage révolutionnaire à la planification socialiste fondée sur la propriété collective des moyens de production, et donc le renversement du rôle économique de la force de travail, qui n'est plus une véritable marchandise mais devient de plus en plus le but de la production. Le socialisme est d'ailleurs postérieur au capitalisme monopole-

La propriété collective (et le plan socialiste) deviennent une nécessité immédiate de la pratique économique (4).

Comme pour le développement des autres stades, les changements au niveau des rapports de circulation et de répartition préparent les transformations au niveau des rapports de production proprement dits. De la modification des rapports de répartition I (permise par celles de la circulation) on passe à celle des rapports de répartition II. L'intervention de l'Etat dans la circulation et la répartition qui reste toujours l'aspect principal, engendre la propriété d'Etat et l'intervention de l'Etat dans la production, formes ultimes de la socialisation au service des monopoles capitalistes (5).

La concentration croissante du pouvoir privé capitaliste, dans le pouvoir d'Etat social, rend beaucoup plus facile le renversement du capitalisme, qui devient désormais à la portée d'une révolution politique (pour s'emparer du pouvoir d'Etat) (6). C'est le

liste d'Etat qui se développe surtout pendant la guerre de 1914-18. Lénine peut le caractériser en 1917. Il précise d'ailleurs que la guerre « qui a extraordinairement accéléré la transformation du capitalisme monopoleur en capitalisme monopoleur d'Etat » a, « par là-même, considérablement rapproché l'humanité du socialisme ». Et non pas uniquement en causant des souffrances intolérables qui poussent les masses à l'insurrection, car « aucune insurrection ne créera le socialisme s'il n'est pas mûr économiquement ». Or « le capitalisme monopoleur d'Etat est la préparation matérielle la plus complète du socialisme, etc... » (« La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer », 1917, Œuvres choisies, t. 2, 1^{re} partie, p. 150). La Russie semble avoir connu un développement particulièrement précoce du capitalisme monopoliste d'Etat, du fait de sa structure propre. Après la Révolution d'Octobre, il y fera place à un capitalisme d'Etat dominé par la classe ouvrière, moyen de passage au socialisme. Par la suite, le socialisme engendre des tentatives d'imitation par le capitalisme monopoliste d'Etat de certaines de ses techniques économiques et suscite le développement de cette forme.

(5) « L'Etat moderne, quel qu'en soit la forme, est une machine essentiellement capitaliste... Le rapport capitaliste n'est pas supprimé, il est poussé au contraire à son comble. Mais, arrivé à ce comble, il se renverse. La propriété d'Etat sur les forces productives n'est pas la solution du conflit, mais elle renferme en elle le moyen formel, la façon d'accrocher la solution. » (*Anti-Dühring*, p. 318.)

(6) « En poussant de plus en plus à la transformation des grands moyens de production socialisés en propriété d'Etat, il (le capitalisme) montre lui-même la voie à suivre... Le prolétariat s'empare du pouvoir d'Etat et transforme les moyens de production d'abord en propriété d'Etat » (« Anti-Dühring », p. 319).

même processus qui a permis le renversement du féodalisme, pour ne pas encore généraliser davantage.

Dans les nationalisations capitalistes, en particulier, il faut distinguer la forme et le contenu. Le contenu répond, normalement et en dernière analyse, aux besoins propres du capitalisme de monopole. Il est dicté par la domination de l'oligarchie capitaliste sur l'Etat. Certes on peut s'efforcer de développer l'antagonisme dans le contenu, de se servir des nationalisations pour lutter contre les monopoles capitalistes, suivant la pression de la classe ouvrière qui préside à la réforme et à son application. Mais, en tout cas, la forme, sociale, antagonique avec le capitalisme, prépare l'instrument du socialisme qui trouvera « le mécanisme de gestion sociale... tout prêt » (1). D'une façon plus générale, la tendance à l'étatisation, terme du monopole et de l'intervention de l'Etat capitaliste dans l'économie, semble une nécessité objective, qui résulte des contradictions propres du capitalisme impérialiste. Certes les capitalistes sentent la menace que la forme contient pour le régime, et ne s'y engagent entièrement qu'à contre-cœur. Ils s'efforcent même de dénationaliser quand ils le peuvent et de faire prévaloir la tendance contraire (2). Mais la tendance à l'étatisation se manifeste partout comme *solution aux difficultés*, aux crises de toute sorte, elle est plus ou moins forte selon les pays et les moments, elle connaît des hauts et des bas, mais progresse dans l'ensemble irrésistiblement (3). Ses formes variables semblent toutes se rattacher à la propriété d'Etat (temporaire, partielle, totale, etc.). C'est sur ce mouvement objectif que s'est appuyé la classe ouvrière là où elle a pu imposer la *nationalisation*, en s'efforçant de développer l'aspect *démocratique* de la forme la plus achevée de l'étatisation. La classe ouvrière essaie ainsi de juguler les monopoles et de faire contrôler l'économie par la nation, grâce aux armes forgées par le capitalisme monopoliste d'Etat lui-même (4).

*
**

Mais ces réformes, comme les autres formes du capitalisme monopoliste et monopoliste d'Etat, semblent utilisées par les monopoles pour résoudre leurs contradictions écono-

miques les plus graves, résultant notamment de la *tendance à la baisse du taux moyen de profit* (5). Dans certains secteurs, le développement des forces productives fait de la tendance à l'étatisation pour le capitalisme, non seulement une nécessité technique de coordination à l'échelle nationale mais surtout une nécessité économique. L'ampleur du capital constant y est telle que le monopole simple y devient intolérable pour les profits des autres monopoles, s'ils sont plus puis-

(1) « La poste est actuellement une entreprise organisée selon le modèle du monopole capitaliste d'Etat. L'impérialisme transforme progressivement tous les trusts en organisations de ce type... le mécanisme de gestion sociale y est déjà tout prêt » (« L'Etat et la Révolution », Lénine, Œuvres choisies, t. 2, 1^{re} partie, p. 233-234).

(2) L'étatisation même temporaire révèle la nécessité et l'utilité de la mesure pour les capitalistes. Par exemple dès la première guerre mondiale les chemins de fer des Etats-Unis qui étaient dans une situation très difficile sont pratiquement étatisés. Ils sont, après la guerre, rendus au secteur privé, mais une fois rénovés grâce à la direction sociale et aux frais de la nation.

(3) « Beaucoup de moyens de production et de communication sont, d'emblée, si colossaux qu'ils excluent, comme les chemins de fer, toute autre forme d'exploitation capitaliste... (soit la société par actions. Puis ils se transforment en trusts, en monopoles. B.)... il faut finalement que le représentant officiel de la société capitaliste, l'Etat, en prenne la direction. La nécessité de la transformation en propriété d'Etat apparaît d'abord dans les grands organismes de communication : postes, télégraphes, chemins de fer ». Et on note : «...dans le cas où... l'étatisation est devenue une nécessité économique... elle signifie qu'on a atteint à un nouveau stade, préalable à la prise de possession de toutes les forces productives par la société elle-même ». (« Anti-Dühring », p. 317).

(4) La lutte générale contre les monopoles semble ainsi, pour être efficace, nécessiter plus de monopole (la nationalisation et les armes redoutables du monopole d'Etat dans la circulation et la répartition) et non moins de monopoles (retour en arrière). Voir à ce sujet le commentaire de Lénine sur la critique par Hilferding de la position « réactionnaire » et « réformiste » de Kautsky. (« L'Impérialisme », cité, p. 554-555). Ce qui ne veut pas dire que la classe ouvrière doit défendre le monopole d'Etat, quand il lui est défavorable, en tentant par exemple de faire échec à son monopole syndical ; il s'agit du caractère général de la lutte qui tend vers le monopole socialiste.

(5) L'exportation monopoliste des capitaux dans des pays (arriérés) où le taux moyen de profit est plus élevé, ce caractère fondamental de l'impérialisme, permet non seulement d'élever le *taux moyen* de profit du pays exportateur, mais, dans l'hypothèse de la disparition du *taux général*, d'augmenter le *taux de profit* propre des monopoles.

sants (1). De l'aide financière de l'Etat, du contrôle des prix, etc., on s'achemine vers l'étatisation. Il y a nécessité de la socialisation des pertes (2).

Les nationalisations s'insèrent dans le mouvement général de redistribution des revenus au profit des monopoles, de transformation des conditions de la circulation et de la répartition, qui est le propre du capitalisme monopoliste d'Etat.

Cette redistribution répond aux besoins de consommation du stade impérialiste mais de façon antagonique. En effet, l'effort désespéré du capitalisme monopoliste d'Etat pour trouver, sur le plan interne comme sur le plan externe, une issue aux contradictions croissantes entre tendances de la production et tendances de la consommation, développe les

(1) Déjà Marx, à propos des chemins de fer (où l'Etat a d'ailleurs investi beaucoup d'argent), notait que la tendance à la baisse du taux de profit s'exprimait dans des conditions particulières : « A mesure que progresse la production capitaliste, ce qui va de pair avec une accumulation plus rapide, une partie du capital n'est plus comptée et employée que comme capital productif d'intérêt... Ces capitaux, bien que placés dans de grandes entreprises productives, ne fournissent, déduction faite de tous les frais, que des intérêts plus ou moins grands qu'on appelle dividendes : dans les chemins de fer par exemple. Ils n'entrent donc pas dans le système de péréquation du taux de profit général, étant donné qu'ils rendent un taux de profit inférieur au taux moyen... C'est justement dans ces entreprises que le capital constant est le plus élevé relativement au capital variable » (« Le Capital », I, III, t. 1, p. 252-253).

(2) Examinant la surproduction du capital (et son lien avec la nécessité de l'exportation des capitaux), Marx envisage aussi le cas extrême de l'évolution : « Si le capital accru ne produisait qu'une masse de plus-value tout au plus égale et même moindre qu'avant son augmentation, alors il y aurait surproduction absolue du capital... Il devrait y avoir mise en sommeil d'une partie de l'ancien capital. Il cesserait d'agir en sa qualité de capital, dans la mesure où il doit fonctionner et se mettre en valeur comme capital. C'est la concurrence qui déciderait quelle portion cette mise en sommeil affecterait particulièrement. Tant que tout va bien la concurrence, on l'a vu dans la péréquation du taux de profit général, joue pratiquement le rôle d'une amicale de la classe capitaliste... Mais dès qu'il ne s'agit plus de partage des bénéfices, mais des pertes, chacun cherche autant que possible à réduire sa quote-part et à la mettre sur le dos du voisin. Pour la classe capitaliste, la perte est inévitable. Mais savoir quelle part chaque individu en supportera, si même il doit en prendre sa part, c'est alors affaire de force et de ruse, et la concurrence se mue en combat de frères ennemis ». (*Ibid.*, p. 264-65-66, souligné par nous). Ce texte, comme l'ensemble des chapitres sur les contradictions internes de la loi de la baisse du taux de profit, éclaire non seulement le problème de crises,

forces matérielles et sociales pour lesquelles l'abolition du capitalisme est une question pratique, immédiate et vitale.

**

Nous avons déjà évoqué, au passage, le rôle décisif des *conditions externes* et du débouché extérieur dans le développement de chaque stade. En général, le capitalisme cherche à l'extérieur une solution à ses contradictions internes, aux difficultés concrètes de son fonctionnement (fonctionnement dont on doit rendre compte sans faire intervenir le débouché externe, au contraire du développement). Il en modifie de la sorte les conditions (3). Ainsi le stade manufacturier est préparé, puis s'entretient, grâce à la naissance du marché universel et colonial, qui est une

mais surtout la *nécessité* du passage au monopole (la concentration, soulignée par Lénine, fournissant la *possibilité*, la condition) et aussi le développement en capitalisme monopoliste d'Etat (avec le tribut monopoliste d'Etat, la stagnation de certaines branches, le sous-emploi chronique de l'équipement productif, la tendance à l'étatisation, etc.). Cette mise en sommeil semble (outre sa forme brutale de la crise ou du sous-emploi de l'équipement) pouvoir prendre la forme de la diminution du taux de profit. Le monopole, dans cette hypothèse, permet d'imposer un taux de profit inférieur aux entreprises et secteurs dominés et d'augmenter le taux de profit du secteur monopoliste au-dessus du taux moyen. L'étatisation serait une autre forme de la mise en sommeil, permettant d'augmenter le taux de profit du secteur non étatisé monopoliste. Enfin le monopole (ou à l'inverse l'étatisation) permettrait de lutter contre l'amputation du profit (et du taux de profit) par la rente foncière (agriculture, mines, etc.).

(3) Après avoir caractérisé l'opposition des tendances de la production et de la consommation Marx poursuit : « Il faut donc que le marché s'agrandisse sans cesse... Cette contradiction interne cherche une solution dans l'extension du champ extérieur de la production » (*Ibid.*, p. 258). Et plus loin : « Comment... serait-il possible que la demande de ces mêmes marchandises, dont la masse du peuple ressent la carence, soit insuffisante et qu'il faille chercher cette demande à l'étranger, sur de lointains marchés, pour pouvoir payer aux ouvriers du pays la quantité moyenne de subsistances indispensables ? C'est parce que le système spécifique capitaliste avec ses interdépendances internes est le seul où le produit en excédent acquiert une forme telle que son possesseur ne puisse le livrer à la consommation que lorsqu'il se reconvertit pour lui en capital » (*Ibid.*, p. 269). Cf. aussi Lénine : « Mais pour que le capital abandonne un secteur de l'industrie pour passer dans un autre, il faut qu'il y ait crise dans ce secteur ; et quelles raisons peuvent empêcher les capitalistes menacés d'une telle crise de rechercher un marché extérieur » (« Le développement du capitalisme en Russie », annexes du « Capital », I, II, t. 2, p. 206).

condition du dépassement de l'étroitesse de la circulation du Moyen Age. Avec le stade de la fabrique, l'entrée du monde dans le marché universel progresse (1). Elle développe la subordination économique des pays encore non capitalistes comme producteurs de matières premières. Mais jusqu'alors, le débouché extérieur reste essentiellement un débouché pour les marchandises. La sphère d'investissement du capital est principalement intérieure. Au contraire, à la fin du stade de la fabrique, progresse considérablement l'exportation des capitaux (2), pour lutter, de façon très efficace, contre la baisse du taux de profit et en liaison avec les besoins accrus de matières premières et de débouchés pour les marchandises (3). Dans un cas comme dans l'autre, pour répondre aux problèmes de la production automatique.

Avec l'impérialisme, l'exportation des capitaux tend à prendre le pas sur l'exportation des marchandises, bien que les deux aspects soient intimement liés.

Il y a ainsi exportation du capitalisme et non plus seulement de la circulation marchande capitaliste. L'aggravation de la contradiction interne marque le pas, mais son champ est élargi. Des contradictions externes nouvelles sont créées et finalement la contradiction interne est considérablement approfondie (4).

La transformation de l'humanité entière par le système capitaliste est toujours présentée dans le « Capital », comme une des conséquences essentielles du développement capitaliste (avec le développement des forces productives) et donc une condition du socialisme (5). En effet, si le monde entier a atteint le mode suprême d'exploitation de l'homme par l'homme, il n'y a plus de place pour le développement d'un système d'exploitation plus progressif. Il n'y a plus d'autre issue que l'abolition de l'exploitation (6).

Avec le développement de l'exportation des capitaux, non seulement les contradictions internes auxquelles elle répondait sont considérablement aggravées, mais encore le capitalisme mûr subit le choc en retour des pays attardés devenus capitalistes. Ces pays constituent les points les plus faibles de la chaîne capitaliste. Aux contradictions du capitalisme naissant (prolétariat, etc.) et du maintien de structures semi-féodales, ils su-

perposent les contradictions internes du capitalisme agonisant dont ils ressentent le plus vivement les contradictions externes (7). L'antagonisme entre le capitalisme et les conditions de son fonctionnement y arrive à maturité, alors que justement le développement du capitalisme monopoliste d'Etat permet désormais, par la conquête politique de l'Etat, le contrôle de l'économie par la classe ouvrière, l'anéantissement des monopoles avec les armes qu'ils ont eux-mêmes forgées, contrairement aux possibilités des soulèvements ouvriers antérieurs. C'est dans les pays re-

(1) « L'extension du commerce extérieur, qui était la base du mode de production capitaliste à ses débuts, en est devenu le résultat, à mesure que progressait la production capitaliste en raison de la nécessité inhérente à ce mode de disposer d'un marché toujours étendu » (*Ibid.*, p. 250).

(2) Marx souligne l'importance dominante de l'exportation des capitaux anglais (« Le Capital », I, I, t. 3, p. 53).

(3) « Quant aux capitaux investis dans les colonies, etc..., ils sont... en mesure de rendre des taux de profit plus élevés parce qu'en raison du moindre développement (du capital constant notamment. — B.) le taux de profit y est, d'une façon générale, plus élevé et plus élevée aussi... l'exploitation du travail » (« Le Capital », I, III, t. 1, p. 250). « Si on exporte des capitaux, ce n'est pas qu'on ne puisse absolument les faire travailler dans le pays. C'est qu'on peut les faire travailler à l'étranger à un taux de profit plus élevé » (*Ibid.*, p. 268). Marx souligne le lien de l'exportation des capitaux avec la « surproduction » du capital. Rapprocher de Lénine : « Il se produit un énorme excédent de capitaux dans les pays avancés » (« L'Impérialisme », ouvrage cité, p. 496), et : « les possibilités d'exportation des capitaux proviennent de ce qu'un certain nombre de pays arriérés sont d'ores et déjà entraînés dans l'engrenage du capitalisme mondial : que de grandes lignes de chemins de fer ont été construites... La nécessité de l'exportation des capitaux est due à la « maturité excessive » du capitalisme dans certains pays, où les placements « avantageux »... font défaut au capital ». Il s'agit d'augmenter les profits par l'exploitation des capitaux à l'étranger, dans les pays arriérés. Là, les profits sont habituellement élevés. (*Ibid.*, p. 497).

(4) « Mais ce même commerce extérieur favorise dans la métropole le développement du mode de production capitaliste et entraîne ainsi la réduction du capital variable par rapport au capital constant, et d'un autre côté il crée par rapport à l'étranger une surproduction et donc il finira de nouveau par agir en sens opposé » (« Le Capital », I, III, t. 1, p. 251).

(5) *Ibid.*, I, I, t. 3, p. 204 et I, III, t. 1, p. 278, etc...

(6) Cf. l'« Idéologie allemande » sur l'importance de l'universalité du capitalisme comme base de la révolution communiste.

(7) L'impérialisme est une entrave à leur propre développement capitaliste. Le capitalisme y suscite le développement national alors que l'impérialisme est fondé sur leur oppression nationale.

tardés, de l'Empire tsariste à la Chine, que va percer la révolution socialiste (1).

Le temps de répit laissé par le caractère arriéré, économique, technique, social, culturel, des pays où se fait la révolution, atteint rapidement sa limite. L'atmosphère extérieure du développement capitaliste, au lieu de lui offrir une possibilité de retardement de ses antagonismes, lui présente désormais de façon impérieuse la nécessité du passage au mode supérieur de production, avec la compétition *pacifique* que lui impose le système socialiste. De système le plus avancé, le capitalisme se transforme en système arriéré.

Ces transformations favorisent l'écroulement du système colonial. Les révolutions nationales démocratiques rejoignent les révolutions socialistes pour rétrécir la sphère de domination de l'impérialisme. Les possibilités d'exportation des capitaux malgré les tentatives néo-colonialistes se rétrécissent : la tendance à leur exportation vers les pays avancés se développe (ou à leur emploi interne). De même, les possibilités externes que ces exportations offraient de lutte contre la baisse du taux de profit font de plus en plus place aux transformations internes (développement de la forme monopoliste et surtout monopoliste d'Etat). Ainsi se développent les contradictions économiques internes de ces pays (2). Se développent aussi entre les pays mûrs non seulement la rivalité, mais les contradictions impérialistes de pays dominant à pays dominé (qui ont toujours existé comme tendance). Ainsi s'élargissent les possibilités de lutte nationale contre les monopoles cosmopolites. Tandis que s'accélère la préparation des bases matérielles de la future coopération socialiste internationale dans ces pays. Et déjà, peut se renforcer, de façon décisive, la solidarité de lutte des classes ouvrières nationales, dont l'insuffisance a été cruellement ressentie lors des tentatives révolutionnaires passées. Alors que, par ailleurs, la solidarité du système socialiste bouleverse les conditions extérieures de la lutte révolutionnaire.

*
**

Mais c'est surtout sur le *plan interne*, le plus important, que mûrissent pour les pays capitalistes avancés l'exigence de la révolution socialiste et la perspective communiste.

La mission historique du capitalisme est de

développer, dans des proportions inouïes, avec la socialisation de la production, les forces productives, la productivité du travail (3). Dans le cadre capitaliste, la transformation du travail social qui en résulte a un double aspect, positif et négatif. D'un côté, l'élévation de la productivité engendre la *possibilité* de l'abondance matérielle et surtout elle permet l'accroissement décisif de la sphère non matérielle du travail (condition du mode de production communiste). Mais ces possibilités se heurtent aux rapports de production capitalistes. Et de l'autre côté, le carcan de la plus-value développe l'importance des activités parasites, depuis celles à l'utilité sociale très limitée jusqu'aux activités de gaspillage et à celles de destruction. Avec la production automatique, qui débouche sur l'automatisation, ce double développement qui fait pourrir la structure capitaliste exige désormais son abolition.

La consommation (et la production) à aspect parasitaire (4) jouent un rôle important dès le stade manufacturier du capitalisme. Elle semble, alors, surtout le fait des hautes classes encore largement féodales et de l'Etat monarchique dont les ressources ne sont que partiellement bourgeoises. Au stade de la fabrique, la consommation à aspect parasitaire d'Etat est entièrement capitaliste et celle des capitalistes eux-mêmes progresse fortement. « Le Capital » souligne

(1) On assiste ainsi au déplacement du centre de la Révolution de l'Ouest (France-Allemagne) vers l'Est. De nos jours, alors que la révolution progresse dans les pays sous-développés, le centre de la révolution va refluer vers l'Ouest.

(2) Dans certains cas, l'écroulement de la domination coloniale a des conséquences politiques internes importantes, pouvant aller jusqu'à une crise nationale. Il faudrait, d'autre part, étudier ses rapports avec une modification éventuelle de la corruption impérialiste de certaines couches, comme certaines parties de l'aristocratie ouvrière et de la classe moyenne.

(3) « Ici le système capitaliste tombe dans une nouvelle contradiction. Sa mission historique est de faire s'épanouir, de faire avancer radicalement, en progression géométrique, la productivité du travail humain. Il est infidèle à sa vocation dès qu'il met, comme ici, obstacle au développement de la productivité. Par là, il prouve simplement, une fois de plus, qu'il entre dans sa période sénile et qu'il se survit de plus en plus (« Le Capital », l. III, t. 1, p. 274. mis entre crochets par Engels qui a ici développé le texte de Marx lors de sa publication en 1894).

(4) Aspect parasitaire, car il *peut* y avoir un aspect progressif dans la même consommation, par exemple quand elle permet le développement artistique.

l'importance grandissante de cette tendance à la fin du stade de la fabrique. D'une part, se développent de nouveaux besoins de luxe et de nouveaux produits (1). D'autre part, « l'accroissement extraordinaire de la productivité... permet d'employer progressivement une partie plus considérable de la classe ouvrière à des services improductifs » (2) et en dehors de la production matérielle en général.

Au stade de l'impérialisme, pour les produits comme pour le travail et les services proprement dits, le double aspect contradictoire (parasitaire et progressif) développe de plus en plus son antagonisme.

Voyons d'abord les produits.

La production de moyens de production toujours plus formidables rencontre l'obstacle croissant des rapports de consommation capitalistes. La consommation des moyens de production et des machines multiplie le problème du débouché capitaliste au lieu de le résoudre. Le besoin de destruction des crises s'accroît. Il faudrait que l'industrie des moyens de production produise des marchandises improductives. Mais d'autre part, la loi de la valeur impose une utilité sociale quelconque aux produits. C'est ainsi que les rivalités impérialistes et la tendance à la domination de pays entiers faisant de la force, au niveau des relations entre Etats, un instrument économique de premier ordre (dès le début du stade) la course aux armements peut se développer, favorisée aussi par les avantages politiques réactionnaires de la militarisation.

La consommation du matériel de guerre apparaît alors (mais apparaît seulement) comme un produit idéal pour l'impérialisme. Ce matériel, analogue à l'équipement productif par les branches concernées (celle des grands monopoles), par son volume et sa valeur, est improduteur par excellence. Il est même systématiquement destructeur et détruit en temps de guerre, sujet à une rapide usure morale en temps de paix. Enfin, si la loi de la valeur impose non seulement une demande sociale mais sa solvabilité, le drainage des ressources sociales par le capitalisme monopoliste d'Etat permet justement de financer cette consommation au détriment, notamment, de celles des masses populaires. Ainsi se développe, avec la course aux armements, l'industrie correspondante à la veille de la

guerre de 1914 et surtout pendant la guerre. Ainsi se révèle l'aspect le plus monstrueux du pourrissement capitaliste, avec la folie des hécatombes (et des privations) des deux guerres mondiales (3) et le poids absurde (et la stagnation ou le dévoiement du progrès inéluctable) de l'économie de guerre en temps de paix.

Mais l'économie de guerre dont le poids tend à s'accroître démesurément, bien qu'inégalement selon les pays, ne peut pas être le seul moyen de lutte du capitalisme contre ses contradictions internes (4). Elle est encore moins la solution de ces contradictions (5).

(1) « Une partie plus considérable du produit social se transforme en produit net, et une plus grande partie de celui-ci est livrée à la consommation sous des formes plus variées et plus raffinées. En d'autres termes, la production de luxe s'accroît » (« Le Capital », I, t. 2, p. 125). Après avoir souligné l'ampleur de la production des articles d'habillement, Marx s'exclame : « On commence à comprendre à quoi servent les énormes masses de produits fournis par la magie des machines et les énormes masses de travailleurs qu'elles rendent disponibles » (*Ibid.*, p. 150).

(2) *Ibid.*, p. 126. Ainsi les changements qui font passer du travail productif aux services improductifs semblent, pour Marx, internes à la classe ouvrière. Que dire alors des services productifs ! Les chiffres cités par Marx, les proportions et les accroissements, sont impressionnants pour l'Angleterre. Il s'agit ici de la « classe domestique ». Marx assimile ailleurs les « ouvriers improductifs » aux « articles de luxe » (« Le Capital », I, II, t. 2, p. 63).

(3) Expression la plus criante de l'aspect de la loi de l'accumulation capitaliste, selon lequel l'accumulation de la richesse à un pôle a comme corollaire l'accumulation de la souffrance à l'autre, ainsi que du développement de la science et du produit comme puissance hostile au travailleur.

(4) Le développement de la production d'armements, tout en permettant un certain essor pendant une certaine période, aggrave la contradiction entre production et consommation. Non seulement le développement cyclique et les crises ne semblent pas supprimés (même si la destruction d'une guerre peut remplacer celle d'une crise), mais en outre, s'aggrave l'instabilité de la production, avec l'importance des crises partielles et la multiplication des récessions. Certes, avec, d'une façon plus générale, les développements récents du capitalisme monopoliste d'Etat, le cycle semble prendre de nouvelles formes. Il est très important d'arriver à les analyser, étant donné la nécessité de se préparer à agir pour résoudre dans le sens du progrès social et politique les difficultés à venir de la conjoncture.

(5) Mais l'économie de guerre ne peut empêcher que le capitalisme s'installe dans l'économie « renversée » de destruction et de gaspillage (avec la sous-production chronique de l'équipement, le chômage massif et même la subvention à la destruction économique). En effet, la production pour produire est toujours rattachée, en dernière analyse, à la consom-

Les moyens de lutte sont plus ou moins efficaces, plus ou moins progressifs. Mais la seule solution véritable est le passage révolutionnaire au mode supérieur. C'est pourquoi, la pression de la classe ouvrière et des masses populaires peut s'exercer pour favoriser les autres tendances objectives du développement, pour que la consommation de biens mécaniques improducteurs se fasse dans le sens pacifique, dans le sens des intérêts des masses. Toutefois, dans le cadre du capitalisme, le développement, même pacifique, comprend toujours la contradiction « aspect parasite-aspect progressif ».

Ainsi, tend à progresser la production des biens de luxe pour la bourgeoisie et la gâterie capitaliste. Mais aussi, certains de ces biens de luxe (1), ceux qui naissent du progrès technique et ont une utilité réelle dans la civilisation industrielle vont devenir, avec la baisse de leur valeur, accessibles à des couches plus larges de la population, à certaines classes moyennes et aux couches d'intermédiaires qui prolifèrent. L'aristocratie ouvrière, qui se développe dans les pays impérialistes avec les miettes du superprofit, y accède également. Et la consommation de ces biens va s'étendre encore, avec le développement des conditions de vie industrielles. Déjà Marx avait analysé la consommation conjoncturelle de biens de luxe par la classe ouvrière (2). Cette extension à une partie de la classe ouvrière des pays avancés se fait, semble-t-il, sous l'influence de deux facteurs. D'une part, la concurrence capitaliste (et le progrès technique) pousse à la recherche du bon marché pour les nouveaux produits de consommation individuels, les « biens de consommation durable » qui caractérisent le nouveau stade (3). D'autant plus que les pratiques monopolistes permettent aux industries productrices de biens de consommation mécaniques d'évincer d'autres produits (traditionnellement plus nécessaires comme le vêtement ou le logement) de la consommation. D'autre part, le développement de la production automatique répand les conditions de vie industrielles. Ces conditions nécessitent une consommation plus grande de biens mécaniques (qui pousse l'ouvrier à laisser augmenter son exploitation) pour une satisfaction réelle souvent moindre que par le passé (4).

rale de l'ouvrier, ses besoins de réparation se développent plus vite, en général, que leur satisfaction frelatée. Enfin, cette extension à une partie de la classe ouvrière est fragile et instable et la tendance constante à la paupérisation l'atteint également. En conséquence, non seulement le développement de ces biens (qui retarde considérablement sur les possibilités et les besoins) n'améliore pas sensiblement, en général, la situation réelle et spécifique de la classe ouvrière, mais encore il constitue une solution très insuffisante pour le capitalisme (5).

mation individuelle, comme le montre Marx. Par ailleurs, le développement technique et scientifique que peut susciter la production de guerre engendre nécessairement son contraire la production pacifique et même la transformation de la production pacifique, aggravant le problème posé par le développement des forces productives (de l'énergie nucléaire à la cybérétique). Le développement des techniques militaires accentue, de plus, la fragilité et l'instabilité du débouché des armements, lié également à des conditions politiques.

(1) L'automobile, par exemple, était à ses débuts, un bien de luxe. Ces biens comprennent les moyens de transport personnels, l'équipement audio-visuel, l'équipement électro-ménager, etc... Marx distingue dans la section II les moyens de consommation nécessaires et les moyens de luxe, II a et II b (« Le Capital », I, II, t. 2, p. 56).

(2) « en période de prospérité... ce n'est pas seulement la consommation de subsistances nécessaires qui s'accroît alors. La classe ouvrière (dans laquelle est alors entrée activement son armée de réserve tout entière) prend aussi part momentanément à la consommation des articles de luxe qui, d'ordinaire, lui sont inaccessibles ; et en outre aussi à la catégorie d'articles de consommation nécessaires qui, dans leur majorité, ne constitue d'ordinaire des moyens de consommation « nécessaires » que pour la classe capitaliste » (« Le Capital », I, II, t. 2, p. 63).

(3) « La loi fondamentale de la concurrence capitaliste... est basée... sur la différence entre valeur et coût de production, et sur la possibilité qui en résulte de vendre la marchandise avec profit au-dessous de sa valeur » (« Le Capital », I, III, t. 1, p. 57).

(4) Comparer, à titre d'exemple, les dépenses pour l'air respirable de l'ouvrier moderne (coût du logement et cubage d'air, véhicule pour sortie de l'agglomération industrielle, vacances éventuelles) pour une satisfaction nettement inférieure, par exemple, à celle de l'ouvrier de l'industrie rurale manufacturière, pour ne pas parler des dépenses (et des fatigues) du transport, etc.

(5) Dans certains pays comme les Etats-Unis favorisés par une série de circonstances et notamment une exceptionnelle situation de monopole pendant les deux guerres mondiales, et à la richesse desquels fait pendant la misère des pays sous-développés et celle des pays en guerre, ce phénomène a pu prendre une importance non négligeable, bien que toujours

Il est un autre secteur de la consommation *individuelle* où la pression de la classe ouvrière et des masses se conjugue à celle des forces productives pour arriver à se faire jour, malgré l'étroitesse des rapports de consommation capitalistes et grâce à la nécessité de socialiser les dépenses nécessaires mais peu ou non rentables pour le capitaliste. Ainsi, progresse la consommation *sociale* de produits mécaniques improductifs du type moyens de production, beaucoup plus massifs que les biens de consommation durable de la consommation *privée* et aux possibilités infiniment plus larges que la consommation militaire. Il s'agit du domaine *médico-social* (des hôpitaux et instruments thérapeutiques aux maisons de repos et aux installations sportives en passant par tous les centres spécialisés jusqu'aux installations de vacances de masse) et du domaine *culturel* (établissements et biens matériels de l'enseignement et de la recherche scientifiques, surtout, mais aussi tous les moyens de culture des masses, du musée au cinéma et à la télévision).

Le capitalisme monopoliste d'État permet cette consommation, exigée de façon vitale par le développement des forces productives, tout en la freinant au maximum. Le développement de la production automatique et de l'intensification du travail, en régime capitaliste, fait progresser l'usure physique et surtout nerveuse, la maladie et l'accident, mais aussi le besoin de soins et de science médicale, le besoin de réparer les forces usées. Il explique les luttes de grande envergure de la classe ouvrière des pays capitalistes avancés dans le domaine médico-social (sécurité sociale, congés payés, etc.).

Les nécessités grandissantes de qualification de la forme de travail (et de l'aspect intellectuel de cette qualification), les modifications de la classe ouvrière et de l'emploi, les besoins croissants d'application et de recherche scientifiques de la production automatique en marche vers l'automatisation, se conjuguent à la pression de la classe ouvrière pour élargir, développer et démocratiser l'enseignement et la recherche. S'il y a une très grande extension de ces consommations, elles retardent considérablement par rapport aux nécessités et leur augmentation comme *leur réduction* est toujours l'enjeu d'une lutte de classe aiguë. La misère de ces secteurs, par rapport aux besoins, misère de plus en plus

criante et durement ressentie par le peuple sur qui pèsent les énormes dépenses militaires, est typique de l'indigence réelle en régime capitaliste malgré le progrès de la consommation.

D'une façon générale, avec le développement des forces productives matérielles, s'enrichissent les besoins *objectifs* de la classe ouvrière et des couches diverses de salariés qui s'agrègent à elle, à mesure que progressent la consommation de leur force de travail mais aussi leurs capacités et facultés (forces productives sociales), et les besoins généraux de la société. Cependant, la satisfaction des besoins objectifs des travailleurs se révèle toujours plus insuffisante (ainsi que la manifestation de ces facultés nouvelles) dans le cadre du régime capitaliste du profit. En effet, la tendance à la paupérisation et à l'alinéation capitaliste croissante fait pendant à l'accroissement de la richesse sociale. La structure capitaliste freine, de la sorte, de plus en plus, le développement des forces productives. Ainsi devient plus urgent le passage au socialisme pour la satisfaction des besoins croissants de la société et des individus (dont le besoin de manifestation des facultés nouvelles) (1).

(1) Marx et Engels, dans *L'Idéologie allemande* (1^{re} partie), dégagent les éléments de ce schéma théorique. 1) Après avoir posé: « Les conditions préalables dont nous partons... Ce sont les individus réels, leur action et leurs conditions d'existence matérielles » (p. 11), ils précisent: « Le premier fait historique est la production de moyens permettant de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même... le premier besoin une fois satisfait lui-même, l'action de le satisfaire et l'instrument déjà acquis de cette satisfaction poussent à de nouveaux besoins... production de nouveaux besoins » (p. 17). — 2) Ils soulignent l'importance de l'accroissement de la richesse sociale (matérielle, spirituelle) pour le dépassement de l'aliénation capitaliste: « Pour qu'elle [l'aliénation capitaliste — B.] devienne une puissance « insupportable », c'est-à-dire une puissance contre laquelle on fait la révolution, il est nécessaire qu'elle ait fait de la masse de l'humanité une masse totalement « privée de propriété », qui se trouve *en même temps en contradiction* (souligné par nous) avec un monde existant de la richesse et de la culture, choses qui supposent toutes deux un grand accroissement de la force productive... condition pratique préalable absolument indispensable, car sans lui c'est la pénurie qui deviendrait [après la révolution — B.] générale » (p. 26). — 3) Enfin, ils montrent que l'enrichissement des facultés des individus producteurs est (avec l'appauvrissement corrélatif des individus exploités en régime capitaliste, où il se marque par la « socialisation » capitaliste de la direction de la production) le moyen par lequel les forces productives (matérielles) font

Ainsi, nous retrouvons dans l'individu producteur — non pas exactement l'individu concret mais l'individu essentiel, au sens où Marx parle du capitaliste individuel dans le livre I —, l'analyse faite plus haut, dans la partie C, de la contradiction à l'intérieur de la structure économique. Au cœur du processus se trouve toujours le progrès du besoin qui est le pendant du progrès des moyens de production matériels (1). De même, le développement du capitalisme suscite l'apparition de nouveaux produits, correspondant à de nouveaux besoins, de même il suscite de nouvelles activités correspondant à de nouvelles facultés, mais toujours sous une forme antagonique.

**

L'accroissement de la production matérielle rejoint, dans le domaine médico-social et culturel, le gonflement beaucoup plus considérable, semble-t-il, de la force de travail dans ces mêmes branches. Il s'agit du développement de la *sphère des services et de la production non matérielle* (production intellectuelle, production sociale de la force de travail, etc.) qui, avec l'accroissement du travail intellectuel dans la sphère de la production matérielle, constitue le deuxième aspect du progrès de la productivité du travail au stade impérialiste.

Nous y rencontrons toujours l'antagonisme : aspect parasite-aspect progressif » du pourissement capitaliste. Par exemple, le poids des dépenses de publicité et des frais engagés, en général, pour faire vendre le produit dans le cadre de la concurrence monopolistique, devient exorbitant. Le gaspillage atteint ici des proportions inouïes (également en ce qui concerne la sphère matérielle de la production) (2). Prolifèrent toute la sphère de circulation et toutes les activités d'intermédiaires et de spéculateurs. D'une façon générale, pour les activités de toutes sortes des produits, la gabegie de richesses dépasse celle de tous les régimes moribonds que l'histoire a connus.

Il serait dangereux que cet aspect fasse oublier, ou minimiser, le côté progressif du développement, même si sa forme est toujours antagonique et son contenu aliéné. Il faut souligner l'extension formidable du travail proprement intellectuel de la sphère de la production matérielle et de la sphère non matérielle. Il faut noter, en particulier, le gon-

flement des services improductifs du secteur d'Etat. Ici aussi, l'aspect parasite, avec l'accroissement des effectifs de la police et de l'armée notamment (à rapprocher, d'ailleurs, du chômage chronique), est très marqué. Mais les secteurs d'administration des choses (économiques), ainsi que médico-social et culturel sont également très importants (3).

changer les « relations » de la production (la structure économique). Et cela, par l'intermédiaire de la production des besoins. — « Le rapport entre forces productives et forme de relations est le rapport entre forme de relations et activité ou manifestation de soi des individus... Tant que la contradiction ne leur est pas apparue, les conditions dans lesquelles les individus entrent en relation entre eux sont des conditions inhérentes à leur individualité... et qui seules permettent à ces individus déterminés... de produire leur vie matérielle et tout ce qui en découle. » « Bien entendu, la forme différente que prend la vie matérielle est chaque fois dépendante des besoins déjà développés, et la production de ces besoins, tout comme leur satisfaction, est elle-même un processus historique. » « Tant que la contradiction n'est pas encore intervenue, les conditions déterminées dans lesquelles les individus produisent, correspondent à leur limitation effective, à leur existence bornée... [elles] apparaissent d'abord comme conditions de la manifestation de soi, et plus tard comme entraves de celle-ci » ; « La forme de relations antérieure, devenue une entrave [est remplacée] par une nouvelle forme qui correspond aux forces productives plus développées, et par là-même au mode plus perfectionné de la manifestation de soi des individus... leur histoire est... de ce fait l'histoire du développement des forces des individus eux-mêmes. » (p. 67-68.)

(1) Nous avons évoqué la spirale selon laquelle les forces productives matérielles (répondant à des besoins) engendrent des besoins exprimés dans une structure économique (rapports de consommation productive et individuelle, etc.) qui permet et délimite le cadre de l'accroissement des forces productives. Cet accroissement des forces productives augmente les besoins qui font pression sur la structure jusqu'à aboutir à son remplacement par une autre. On passe maintenant à la formule dérivée, où les facultés (capacités) remplacent les forces productives.

(2) Pas seulement aux Etats-Unis. Voir, par exemple, la disproportion scandaleuse entre le budget « recherche » et le budget publicité de l'industrie pharmaceutique française.

(3) Les secteurs médico-social et culturel (ainsi que les transports et communications) sont toujours (au moins de façon tendancielle) *étatiques* depuis le début du capitalisme étant donné la limite imposée par le profit et la rentabilité capitaliste dans ces branches cependant nécessaires à l'économie. L'Etat concentre ainsi, avec le développement de la production marchande capitaliste, le secteur « naturel » des services nécessaires (largement dispersés à l'époque féodale) de même que leur contrepartie à une forme naturelle, avec les impôts. La croissance extrême de ces activités nécessitée par le progrès des forces productives (soutenue comme toujours par la pression de la classe ouvrière) apparaît ainsi comme antagonique avec la production marchande capitaliste.

La classe ouvrière fait pression pour augmenter considérablement les dépenses de l'Etat et son propre contrôle démocratique dans ce domaine pacifique, ce faisant elle défend non seulement ses intérêts immédiats mais l'avenir du mouvement (1).

En effet, elle accélère ainsi le développement nécessité par les forces productives du stade capitaliste agonisant dans des sphères qui attaquent le rapport capitaliste lui-même à la racine, et non plus au sommet. Marx, dans le « Capital », a annoncé cette attaque, dans le Livre I qui traite du procès de développement (et non seulement du procès de production).

Ainsi le développement des activités médico-sociales d'Etat attaque le principe même de la nature marchande de la force de travail. Le principe idéal de la sécurité sociale, par exemple, imposé par la classe ouvrière et enjeu d'une lutte constante, veut qu'un homme reçoive des soins et des médicaments sans versement personnel correspondant d'argent, mais parce qu'il est un homme. Nous rejoignons ici la remarque de Marx, concernant la généralisation éventuelle de la législation de fabrique (2).

D'autre part, et bien plus encore, le développement de la recherche scientifique, de l'enseignement surtout et du travail intellectuel (ou à aspect intellectuel), malgré l'antagonisme de la forme capitaliste (scission entre travail manuel et intellectuel, tendance à la déqualification, au travail intellectuel subalterne, etc.) tend à la suppression de la différence entre travail manuel et intellectuel, à saper la base même de la division en classe et a fortiori de l'exploitation capitaliste de l'homme par l'homme. Déjà Marx a signalé la portée révolutionnaire du début, si timide, de l'enseignement professionnel, au stade de la fabrique (3). C'est, peut-être, dans ce d -

scientifique, etc...» (« Nouvelle Revue Internationale », dte. 1960, p. 181). Dans cette lutte contre les dépenses militaires, le lien semble se faire entre toutes les revendications de la masse ouvrière et de la majorité de la population, elle constitue, semble-t-il, le chaînon essentiel de la lutte de classes actuelle. D'elle dépendent, non seulement le niveau de vie des masses (sur lequel pèsent l'inflation, la fiscalité, etc...) et les conditions d'accès à la culture, mais le problème brûlant de la paix à l'extérieur et de la démocratie à l'intérieur (étroitement liée à la démilitarisation) et aussi le développement des conditions du passage au socialisme et au communisme. La coexistence pacifique, imposée par le socialisme (qui en a besoin pour marcher au communisme) va ainsi dans le sens des intérêts vitaux des plus larges masses des pays capitalistes. Mais cette lutte économique et politique de masse apparaît distincte de la lutte propre de l'organisation politique du prolétariat, non seulement pour des buts démocratiques, mais pour l'abolition du capitalisme.

(2) « Si la législation pousse d'une manière indirecte au remplacement des petits ateliers par les fabriques, empiétant par là sur le droit de propriété des petits capitalistes et constituant aux grands un monopole assuré, il suffirait d'imposer à tout atelier l'obligation légale de laisser à chaque travailleur une quantité d'air suffisante, pour exproprier d'une manière directe et d'un seul coup des milliers de petits capitalistes ! Cela serait attaquer la racine même de la production capitaliste, c'est-à-dire la mise en valeur du capital, grand ou petit, au moyen du libre achat et de la libre consommation de la force de travail » (« Le Capital », l. I, t. 2, p. 161).

(3) « Si la nature même de la grande industrie nécessite le changement dans le travail, la fluidité des fonctions, la mobilité universelle du travailleur, elle reproduit, d'autre part, sous sa forme capitaliste, l'ancienne division du travail avec ses particularités ossifiées... Nous avons vu que cette contradiction absolue entre les nécessités techniques de la grande industrie et les caractères sociaux qu'elle revêt sous le régime capitaliste finit par détruire toutes les garanties de la vie du travailleur. C'est là le côté négatif. Mais les catastrophes mêmes que fait naître la grande industrie imposent la nécessité de reconstruire le travail varié et, par conséquent, le plus grand développement possible des diverses aptitudes du travailleur... la grande industrie oblige la société... à remplacer l'individu morcelé... par l'individu intégral qui sache tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, dans des fonctions alternées, qu'un libre essor à la diversité de ses capacités naturelles ou acquises.

La bourgeoisie, qui en créant pour ses fils les écoles polytechniques, agronomiques, etc... ne faisait pourtant qu'obéir aux tendances internes de la production moderne, n'a donné aux prolétaires que l'ombre de l'enseignement professionnel. Mais si la législation de fabrique, première concession arrachée de haute lutte au capital, s'est vue contrainte de combiner l'instruction élémentaire, si misérable qu'elle soit, avec le travail industriel... il est hors de doute que de tels ferments de transformation, dont le terme final est la suppression de l'ancienne division du travail, se trouvent en contradiction flagrante avec le

(1) Il ne faut pas sous-estimer l'importance de l'opposition essentielle entre les deux secteurs des dépenses d'Etat et de la réduction du poids des armements, sur lesquelles l'accent est, très justement, mis par la « Déclaration des 81 Partis communistes et ouvriers ». « Dans les pays capitalistes, la revendication permanente des peuples est la réduction des dépenses militaires et l'emploi des ressources ainsi libérées pour améliorer les conditions de vie des masses. Dans chaque pays il faut déployer un large mouvement de masse pour que les fonds rendus disponibles par le désarmement soient utilisés à la satisfaction des

maine de l'élévation considérable du niveau intellectuel des masses, exigée par les forces productives, que le freinage capitaliste est le plus important, le pourrissement le plus rétrograde et la compétition du socialisme en marche vers le communisme la plus décisive (avec le freinage et la compétition corrélatifs pour la science, l'automatisation et la cybernétique).

Le développement du capitalisme approche ainsi de sa limite théorique, avec la mise en évidence de son caractère capitaliste fondamental dans

5) Quelques aspects de la limite théorique du mode de production capitaliste et du passage au socialisme dans les vieux pays capitalistes

Au stade de l'impérialisme, y compris dans sa forme la plus avancée, le capitalisme monopoliste d'État, l'essence du rapport capitaliste fondamental (travail salarié et capital) n'a pas changé.

Il ne suffit pas de voir qu'elle est responsable de toutes les formes monstrueuses de pourrissement, mais, bien plutôt, que l'antagonisme de la contradiction fondamentale du capitalisme approche de l'incompatibilité. On entrevoit ce moment où le progrès des hommes, de la société dans sa masse, exigé par celui des forces productives, ne peut plus se faire dans le cadre de la structure capitaliste. Il faut s'attacher à étudier le développement objectif du contenu social rendant inéluctable l'éclatement de sa forme capitaliste toujours plus aliénée,

Si la tendance à la « déshumanisation » et à la mutilation du producteur, qui se développe considérablement au stade suprême du capitalisme, ne conduit pas au « fatalisme » et au « désespoir », ce n'est pas seulement à cause de la « prise de conscience » de cette situation par la classe ouvrière, qui engendre sa « résistance » et son combat pour abolir le système. Mais aussi et surtout, à cause du caractère essentiellement contradictoire du développement réel,

exigeant objectivement le changement du mode de production et dont l'aspect principal, résultat de la lutte de classes et de la lutte contre la nature, est la tendance (aliénée) à l'émancipation (2).

(1) Avec le développement suprême des forces productives et de leur contradiction avec les forces de consommation, les rapports de production proprement dits, sont minés. Une fois atteinte la limite *qualitative* de la transformation (du pourrissement) du rapport de production au sommet, du côté des propriétaires des moyens (avec la tendance à l'étatisation notamment), c'est la base du rapport, le travailleur qui est amené à changer, changement qui sape la racine du mode de production. Par eux-mêmes, ces changements semblent entraîner, d'une part, une aggravation du pourrissement, du frein, du dévoiement et des souffrances du progrès, d'autre part, une facilité objective plus grande de la révolution. Mais la révolution *politique* apparaît nécessaire pour libérer l'organisme social de l'enveloppe capitaliste qui l'empêche d'accomplir sa métamorphose, pour renverser la domination de classe de l'oligarchie monopoliste, et « balayer toute la pourriture du vieux système » (Marx).

(2) Par exemple, à la tendance capitaliste à la déqualification de l'homme, à sa réduction à un appendice de la machine, s'oppose la tendance au progrès de la qualification, de l'instruction des ouvriers, du travail intellectuel et de la science. Ainsi le manque de plus en plus aigu, en régime capitaliste de techniciens et de travailleurs intellectuels en général, comme la sous-classification capitaliste du travail qualifié, des techniciens (et des travailleurs scientifiques), loin de prouver une déqualification réelle encore plus grande que celle qu'on pourrait tirer des statistiques bourgeoises, masquent précisément l'aspect positif de la contradiction, qu'il serait dangereux de ne pas voir. Même l'aspect le plus révoltant de la tendance à la mutilation et à la chosification de l'homme de la production automatique (« l'ouvrier... accessoire conscient d'une machine partielle » — *Le Capital*, L. I, t. 1, p. 162) peut apparaître finalement grâce, en particulier, à la lutte de classes) comme un des moyens objectifs de la tendance générale du passage de la fonction humaine consciente à l'instrument matériel, comme une étape vers la suppression de tout travail manuel. La suppression totale est impossible sans doute sous le capitalisme, qui développe cependant ainsi, tout en la reculant le plus possible, sa base et son urgence.

Nous sommes sceptiques devant l'interprétation que donne J.-C. Poulain de l'exemple qu'il propose comme typique du développement capitaliste, dans son article des *Cahiers du Communisme* de janvier 1961 (au contenu très intéressant et suggestif, bien que nous y fassions allusion de façon critique), le changement de l'industrie des métaux en France. Il précise : en 1906 : 55 % d'ouvriers qualifiés, contre 35 % en 1957 ; et considère comme plus typique de la tendance le cas des usines Citroën : avant guerre : 50 % d'O.S. et 50 % de professionnels, contre 80 % d'O.S. et 20 % de professionnels aujourd'hui. Déjà, en incluant, plus loin, l'accroissement rapide des techniciens, l'auteur obtient pour l'industrie des Métaux : 59 % de techniciens et d'ouvriers qualifiés, en 1906, contre 44 % en 1959. Mais surtout, à ces chiffres, s'opposent les chiffres globaux cités par

La contradiction entre les rapports de production et les rapports de consommation atteint sa limite. Ainsi pour que les ouvriers puissent atteindre le développement intellectuel exigé par les forces productives, il faut une consommation bouleversée en quantité et en qualité. Il faut une révolution de leurs conditions de formation, de vie et de travail. Il faut non seulement une consommation individuelle de biens matériels (consommation matérielle et *intellectuelle*) aussi bien privée que sociale, à un niveau très élevé. Mais aussi une consommation productive qui permette d'exclure l'activité manuelle non intellectuelle de la sphère de production matérielle et qui laisse un temps libre considérable, pour le loisir et la culture, pour la sphère non matérielle de la production.

Ces exigences de consommation sont incompatibles avec les rapports de consommation bourgeois, fondés sur le salariat capitaliste

A. Barjonet pour la France de 1954 : 2.700.000 ouvriers qualifiés, 1.856.000 ouvriers spécialisés et 1.093.000 manœuvres. On comprend que A. Barjonet souligne : « Toute « théorie » tendant à « expliquer » la classe ouvrière par la disparition des ouvriers professionnels et leur remplacement par les ouvriers spécialisés est donc en contradiction formelle avec les faits ». (*France Nouvelle*, n° 685, 11 décembre 1958). Il faudrait ajouter, d'ailleurs, les techniciens, les ingénieurs, la masse croissante des employés (de qualifications différentes certes) et les travailleurs intellectuels en général. Il faut de même opposer à la nostalgie du « compagnon » et de son tour de main, l'aspiration au travail de plus en plus intellectualisé que le progrès de la production automatique et l'automatisme permettent dans le régime socialiste en marche vers le communisme.

Ici, comme partout ailleurs, voir l'aspect positif du développement, c'est voir les bases objectives de la lutte révolutionnaire de la classe ouvrière pour son avenir, pour le socialisme et le communisme. Sinon la transition réelle entre l'idéal lointain du socialisme, sur lequel nos yeux seraient « toujours fixés » (même s'il s'agit des réalisations exaltantes et palpables de l'Union Soviétique) et la pratique concrète française, peut devenir obscure. A la limite, on risque d'aboutir à l'erreur critiquée par Lénine : « Nos socialistes révolutionnaires et nos menchéviques envisagent le problème du socialisme en doctrinaires... Ils présentent le socialisme comme un avenir lointain, obscur... (et l'on sait que les S.R. reprochaient traditionnellement aux bolchéviques de ne pas tenir compte des souffrances du moujik prolétarisé en insistant sur l'aspect positif du développement capitaliste). Or aujourd'hui, le socialisme nous contemple par toutes les fenêtres du capitalisme contemporain, le socialisme apparaît directement et *pratiquement* dans chaque disposition importante, constituant un pas en avant sur la base du capitalisme moderne. » (*La catastrophe imminente et les moyens de*

et la recherche de la plus-value. Le but désormais doit être l'homme, le développement intégral de l'individu (1). D'ailleurs avec l'impérialisme et la production automatique, de plus en plus la surproduction (après avoir été surtout une surproduction de *marchandises*, à laquelle s'est ensuite superposée une surproduction de *capital*) devient une surproduction des *hommes* eux-mêmes, avec le chômage massif chronique, dont le mouvement prend le pas sur toutes les autres surproductions. Ce problème de la consommation des hommes (quantitative et qualitative, progrès et variation de la qualification, etc.) semble appelé à s'aggraver de façon révolutionnaire (ce qui ne veut pas dire catastrophique) avec l'automatisme et toutes les possibilités des machines électroniques, freinées au maximum par le capitalisme, mais que ses contradictions immanentes (et la compétition pacifique avec le socialisme) développeront inéluctablement (2).

la conjurer, 1917, Œuvres choisies, T. 2, 1^{re} partie, p. 151.)

(1) Le progrès considérable de la *socialisation* des forces productives, que permet (sous une forme antagonique) la socialisation capitaliste ultime des rapports de production, développe la domination de l'homme social sur la nature et, en même temps, les facultés proprement *sociales* de l'homme, c'est-à-dire ses facultés intellectuelles et la science. Marx oppose, d'ailleurs, à la socialisation du « travail collectif » d'action directe sur la matière, la socialisation plus large, semble-t-il, du « travail général » de la production intellectuelle. — « le travail général, c'est tout le travail scientifique, ce sont toutes les découvertes, toutes les inventions. Il a pour condition, en partie la coopération avec des hommes vivants, en partie l'utilisation des travaux de nos prédécesseurs. Le travail collectif suppose la coopération directe des individus. » (*Le Capital*, L. III, t. 1, p. 122). — Certes ce travail créateur, plus social dans sa base, semble devoir finalement aboutir à un développement nouveau de l'aspect individuel de l'activité. De même que la soumission consciente de la société communiste au déterminisme social libérera l'individu. Il faudrait analyser ailleurs le niveau d'action sur la matière qui est celui de l'électronique et qui va permettre de sortir des sociétés de classes et de l'âge du fer.

(2) « C'est seulement dans le mode de production capitaliste que doit s'accroître absolument le nombre de salariés, en dépit de leur diminution relative (à l'augmentation du capital constant, B.) ... un développement des forces productives qui réduirait le nombre absolu des ouvriers, c'est-à-dire permettrait à la nation entière de mener à bien en un laps de temps moindre sa production totale, amènerait une révolution, parce qu'il mettrait la majorité de la population hors du circuit. Ici encore apparaît la limite spécifique du mode de production capitaliste... La limite de cette production c'est le temps excédentaire des ouvriers. L'excédent de temps absolu dont béné-

Arrivée à un certain degré de pourrissement, l'aliénation spécifique de l'agent qui résulte du salariat capitaliste tend à rendre impossible le mouvement en avant des forces productives. Ces forces se rebellent contre la structure économique. Cette aliénation, expression dans l'agent de production lui-même, du rapport fondamental d'exploitation (1), semble constituer la limite théorique (et historique) du mode de production capitaliste.

L'accroissement des forces productives fait, à un certain moment du développement capitaliste, de cette aliénation de l'agent, expression du rapport capitaliste fondamental, une maladie du corps social. La société est obligée, pour ainsi dire, de refouler le rapport pour se développer, mais elle accroît ainsi sa nocivité et la langueur qu'il fait peser sur tout l'organisme.

Cela se manifeste, d'une part, du côté du propriétaire des moyens de production.

L'aliénation capitaliste apparaît, d'abord, comme limite du progrès des forces productives dans le fonctionnement du système. La limite à l'emploi capitaliste des machines (2) ainsi qu'à l'extension de la production (3) réside dans la poursuite de la plus-value et du profit, dans l'existence du capitaliste lui-même. Mais cette limite apparaît aussi comme limite du développement du système avec les effets qui se rattachent à la baisse du taux de profit.

Ensuite, l'aliénation est poussée à sa limite par le progrès des forces productives. On assiste au pourrissement croissant de la forme capitaliste de direction de l'économie. Le capitaliste tend à devenir un corps étranger dans la société, alors que toute la vie collective reste dominée par lui. L'agent de la production que constitue le capitaliste voit tendre vers zéro son utilité sociale, alors que sa puissance se concentre et s'accroît à l'échelle de la somme sociale. Tandis que son « avoir » s'accroît, son « être » s'appauvrit sans cesse. On trouve dans le « Capital » l'analyse du passage de la fonction nécessaire au parasitisme grandissant du capitaliste comme agent de la production (4), avec la salarisation et la prolétarianisation croissante de ses fonctions qui ont un double aspect (direction d'un procès coopératif de production de valeurs d'usage et extraction de la plus-value) (5).

ficie la société ne l'intéresse nullement. Pour elle, le développement de la force productive n'est important que dans la mesure où il augmente le temps de surtravail de la classe ouvrière et non pas où il diminue le temps de travail nécessaire à la production matérielle en général » (« Le Capital », l. III, t. 1, p. 276).

(1) « D'une part, la valeur, le travail passé qui domine le travail vivant, est personnifié dans le capitaliste ; de l'autre, l'ouvrier apparaît au contraire comme de la force de travail purement matérielle, comme une marchandise. » (*Le Capital*, L. III, t. 1, p. 64.)

(2) *Le Capital*, L. I., t. 3, p. 76, cf. article antérieur.

(3) « C'est l'appropriation de travail non payé et le rapport entre ce travail non payé et le travail matérialisé en général ou, pour parler en langage capitaliste, c'est le profit et le rapport entre ce profit et le capital utilisé, donc un certain niveau du taux de profit qui décident de l'extension ou de la limitation de la production, au lieu que ce soit le rapport de la production aux besoins sociaux, au besoin d'être humains socialement évolués » (« Le Capital », l. III, t. 1, p. 271).

(4) Si le patron met « la main à la pâte », « alors il n'est plus qu'un être hybride, qu'une chose intermédiaire entre capitaliste et travailleur, un « petit patron »... A un certain degré de développement, il faut que le capitaliste puisse employer à l'appropriation et à la surveillance du travail d'autrui et à la vente des produits de ce travail tout le temps pendant lequel il fonctionne comme capital personnel » (« Le Capital », l. I, t. 1, p. 302). Il faut « employer assez d'ouvriers pour pouvoir se décharger sur eux du travail manuel. Sans cette condition, le maître de corporation, et le petit patron n'eussent pu être remplacés par le capitaliste, et la production même n'eût pu revêtir le caractère formel de la production capitaliste » (l. I, t. 2, p. 23).

Le capitaliste commence par se dispenser du travail manuel. Puis... il se démet de sa fonction de surveillance immédiate et assidue des ouvriers et des groupes d'ouvriers et la transfère à une espèce particulière de salariés. Dès qu'il se trouve à la tête d'une armée industrielle, il lui faut des officiers supérieurs (directeurs, gérants) et des officiers inférieurs (surveillants, inspecteurs, contremaitres)... le travail de surveillance devient leur fonction exclusive... Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel ; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste » (*Ibid.*, p. 24-25). La « centralisation, c'est-à-dire l'absorption des petits capitalistes par les gros et la décapitalisation des premiers, c'est encore, mais au deuxième degré seulement, le processus qui aboutit à séparer les conditions de travail et les producteurs, à la catégorie desquels les petits capitalistes appartiennent encore, puisque chez eux leur propre travail joue encore un rôle... C'est cette séparation entre conditions de travail d'un côté, et producteurs de l'autre, qui constitue le concept du capital » (l. III, t. 1, p. 259).

(5) « M. Ure a déjà remarqué que ce ne sont pas les capitalistes industriels, mais les directeurs (*managers*) industriels qui « sont l'âme de notre industrie... »... La production capitaliste, elle, est arrivée au stade où le travail de haute direction, entièrement séparé de la propriété du capital court les rues. Il est donc devenu inutile que ce travail de direction soit exercé par le capitaliste lui-même » (*Le Capital*, L. III, t. 2, p. 51). Le « salaire de surveillance

Ce processus a connu, depuis le capital, une progression inouïe. Il culmine avec le capitalisme monopoliste d'Etat, qui contient en germe la suppression du capitaliste en tant que tel, tendance du développement impérialiste, et non plus seulement du petit capitaliste par un plus gros (1).

Ainsi l'action expropriatrice du capital (et l'aliénation qui en résulte) est poussée vers sa limite (2) et le pouvoir capitaliste tend à être remplacé par le pouvoir de l'Etat capitaliste. Mais de ce point de vue, la limite du pourrissement paraît plus extensible, avec les possibilités de division entre secteur privé et secteur d'Etat, le renforcement de l'aliénation spirituelle des exploités, etc. De ce côté, on ne saisit que l'aliénation négative pour ainsi dire.

*
**

De l'autre côté du rapport, du côté de la force de travail exploitée, dans l'aliénation du travailleur, apparaît la véritable limite du mode de production. A un certain niveau les forces productives ne peuvent se développer sans une révolution de la force de travail elle-même. C'est une condition d'existence des forces productives, de leur consommation. Ici, d'une part, il n'y a pas dans l'édifice bourgeois de pièce-refuge pour le capitalisme (en la personne du capitaliste). Mais toutes les parties de l'édifice exigent son abolition, c'est le travailleur capitaliste qu'elles répudient. D'autre part, la classe ouvrière puise dans son développement exigé par les forces productives, les forces et la conscience nécessaires pour abréger ses souffrances et abolir le système.

Car s'il n'y a pas fatalité du passage au stade supérieur, malgré la limite inéluctable, avec le très long pourrissement possible, puis l'éventualité de la disparition de la scène de l'histoire, il n'y a pas du tout fatalité de l'attente, plus ou moins passive, du moment de la limite. C'est-à-dire du moment où les forces productives exigent non plus seulement le stade de transition du socialisme mais surtout le stade fondamental du communisme (3). L'histoire prouve que le front capitaliste peut être enfoncé dès l'installation du capitalisme monopoliste d'Etat, dès que la limite qualitative est atteinte au sommet.

L'aliénation spécifique qui résulte du rap-

port fondamental, limite théorique, s'est déjà révélée dans le fonctionnement comme une limite pratique.

Marx, analysant théoriquement les conditions les plus favorables qui puissent se produire, sous le capitalisme, à la hausse du salaire et du niveau de vie (avec comme guide matériel le cas de l'Angleterre du XV^e et de la première moitié du XVIII^e siècle) qu'on peut rapprocher, par exemple, de certains moments pour certaines parties de la classe ouvrière américaine, rattache explicitement la barrière économique infranchissable du niveau matériel (et moral) du prolétariat à l'aliénation capitaliste (4). Limite

et d'administration... tendait de plus en plus vers son niveau et son prix de marché déterminés, comme tout autre salaire d'ailleurs, du fait de la constitution d'une classe nombreuse de directeurs industriels et commerciaux » (*Ibid.* p. 53).

(1) Avec le développement des travailleurs « en cols blancs » non seulement dans l'organisation de la production, mais les sphères de la circulation et de la répartition. L'état-major de direction qui, bien que non capitaliste dans son essence, semble-t-il, est acquis au principe du capital, partageant les avantages et la mentalité parasites de l'oligarchie financière et se rattachant à la bourgeoisie. Avec le développement du rôle de l'Etat et la fonctionnarisation de ces fonctions, la contradiction est portée à son terme.

« La transformation des grands organismes de production et de communication en sociétés par actions et en propriété d'Etat, montre combien on peut se passer de la bourgeoisie... Toutes les fonctions sociales du capitaliste sont maintenant assurées par des employés rémunérés. Le capitaliste n'a plus aucune activité sociale hormis celle d'empocher les revenus, de détacher les coupons et de jouer à la Bourse » (« Anti-Dühring », p. 317).

(2) « Le profit se présente comme simple appropriation de surtravail d'autrui... il résulte de la conversion des moyens de production en capital, c'est-à-dire de leur aliénation vis-à-vis des producteurs effectifs, de leur opposition, en tant que propriété étrangère, à tous les individus réellement actifs dans la production, depuis le directeur jusqu'au journalier. Dans les sociétés par actions, la fonction est séparée de la propriété du capital ; partant, le travail est, lui aussi, totalement séparé de la possession des moyens de production et du surtravail. Ce résultat du développement suprême de la production capitaliste est le point par où passe nécessairement la reconversion du capital en propriété des producteurs... » (*Le Capital*, L. III, t. 2, p. 103).

(3) Pour le capitalisme, c'est seulement une fois qu'il a atteint le plein développement de son stade fondamental, celui de la fabrique, qu'il peut triompher de tous les modes antérieurs qui lui ont jusque là résisté, sur le plan universel.

(4) « Mais si un meilleur traitement, une nourriture plus abondante, des vêtements plus propres et un surcroît de pécule ne font pas tomber les chaînes de l'esclavage, il en est de même de celles du salariat... la chaîne

dans le fonctionnement, le rapport fondamental et l'aliénation du travailleur qui en résulte apparaissent aujourd'hui à l'horizon comme la limite pratique du développement. D'ailleurs, Marx présente bien ainsi la nature de l'agent de production, à propos du développement, dans un texte qui enrichit visiblement la formule célèbre de la préface de la « Contribution à la critique de l'économie politique » (1).

Il semble que cette même limite de la nature et des facultés historiques de l'homme se retrouve pour tous les modes de production, et plus précisément cette nature telle qu'elle résulte de l'aliénation spécifique pour les sociétés d'exploitation de l'homme par l'homme. Ainsi, c'est dans l'aliénation spécifique de l'esclave, considéré comme une chose, que se trouve la limite du pourrissement du Bas-Empire romain. Le progrès des forces productives exige un développement de la force de travail, des facultés de l'individu travailleur, tel que l'aliénation du producteur doit être modifiée dans son essence même (2).

Avec l'exigence que commencent à manifester les forces productives les plus modernes de la suppression de la division entre travail manuel et intellectuel, ce n'est plus seulement la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme et de l'antagonisme des classes qui est en cause (telle qu'elle se réalise dans le stade de genèse socialiste) mais la question de l'abolition de la classe ouvrière et de toute classe (telle qu'elle sera réalisée dans le communisme) (3).

Marx et Engels soulignent, dans l'« Idéologie allemande », le lien étroit entre le passage au communisme et la domination de tous les moyens matériels par les individus producteurs grâce au développement de leurs facultés personnelles (4).

*
**

Au parasitisme croissant de l'oligarchie capitaliste fait pendant, semble-t-il, l'enrichissement des capacités de la classe ouvrière et l'entrée progressive de nouvelles couches, dans son sein, par l'intermédiaire de la salarisation de la majorité de la société. En même temps, ces nouvelles couches sont essentiellement composées de travailleurs intellectuels, du travail intellectuel le plus

subalterne et le moins créateur à la recherche scientifique.

d'or, à laquelle le capitalisme tient le salarié rivé et que celui-ci cesse de forger... ce mouvement... accoutume le travailleur à voir sa seule chance de salut dans l'enrichissement de son maître... Le prix du travail ne peut donc jamais s'élever qu'entre des limites qui laissent intactes les bases du système capitaliste et en assurent la reproduction sur une échelle progressive.

Et comment en pourrait-il être autrement là où le travailleur n'existe que pour augmenter la richesse d'autrui, créée par lui ? Ainsi que, dans le monde religieux, l'homme est dominé par l'œuvre de son cerveau, il l'est, dans le monde capitaliste, par l'œuvre de sa main » (« Le Capital », l. I, t. 3, p. 58 à 62). A propos de développement matériel toujours précaire de certaines couches de l'aristocratie ouvrière, Marx cite, ailleurs, un rapport d'inspecteur sur « les puddleurs du sud de Staffordshire, florissants et bien musclés, dont le salaire hebdomadaire égale et souvent dépasse le revenu de plus d'un gentleman et d'un savant mais qui, néanmoins, restent au niveau du mendiant et comme intelligence et comme conduite ! » (*Ibid.*, p. 148).

(1) « Lorsqu'elle est parvenue à un certain degré de maturité, cette forme historique donnée (du procès de travail, B.) est dépouillée pour faire place à une forme supérieure. On voit que le moment d'une crise de ce genre est venu, lorsque s'approfondissent la contradiction et l'opposition entre les rapports de distribution, partant l'aspect historique défini des rapports de production correspondants et les forces productives, la capacité de production et le développement de leurs agents. Le développement matériel de la production et sa forme sociale entrent alors en conflit » (« Le Capital », l. III, t. 3, p. 258, souligné par nous).

(2) Il faudrait étudier l'aliénation spécifique de l'agent, telle qu'elle résulte de l'essence du rapport fondamental, dans les trois modes de production fondés sur l'exploitation, et qu'elle se marque dans la manifestation de soi du producteur.

(3) La racine de la division en classe est ici mise en cause au profit d'une activité intellectuelle de type nouveau (qui intégrera l'aspect positif du travail manuel). L'aliénation propre au travail intellectuel lui-même doit disparaître. Elle se développe avec le caractère industriel et les machines du travail intellectuel de masse. De même doit disparaître dans les vieux pays capitalistes l'aliénation qui résulte du développement de la production spirituelle, avec les nouveaux moyens matériels de communication, non comme instruments de libération mais comme instruments d'asservissement.

(4) « Les individus sont obligés de s'approprier la totalité des forces productives existantes, non point pour parvenir à une manifestation de soi, mais avant tout pour assurer leur existence... cette appropriation doit présenter un caractère universel correspondant aux forces productives et aux relations. L'appropriation de ces forces n'est pas autre chose elle-même que le développement des facultés individuelles, correspondant aux instruments matériels de production. Par là même, l'appropriation d'une totalité d'instruments de production est déjà le développement d'une totalité de facultés dans les individus eux-mêmes. Cette appropriation est en outre con-

Ainsi, les transformations dites de structure de la classe ouvrière contemporaine, avec l'accroissement du nombre des employés, des travailleurs en cols blancs, et du travail intellectuel de masse, malgré les formes aliénées bourgeoises, la complexité et la lenteur relative de l'évolution qualitative, débouchent, à notre sens, sur la perspective socialiste et communiste.

Mais aussi, ces transformations manifestent sur le plan social (et non plus seulement économique) l'approche de la limite du mode de production. L'aspect révolutionnaire de ces modifications, qui permettent au prolétariat non seulement de rallier différentes classes et couches de la société, mais de faire entrer dans son sein et son combat propre la majorité de la société, s'éclaire à la lumière de la révolution bourgeoise française, telle qu'elle est caractérisée par Marx, et qu'elle lui sert à analyser le rôle révolutionnaire du prolétariat (1).

Le prolétariat industriel, la classe révolutionnaire par excellence, voit son importance s'accroître et sa condition se généraliser (bien qu'avec des différences importantes) avec la tendance à la *prolétarisation* de toutes les activités. A côté des ouvriers d'industrie proprement dits, et du prolétariat agricole, se développe la masse croissante des travailleurs en cols blancs (employés) (2). Les salariés, en général (y compris les salariés intellectuels) forment une majorité de plus en plus grande de la nation (3).

Il ne s'agit pas ici, semble-t-il, de nouvelles couches de la classe moyenne, petite bourgeoise (semi-bourgeoise) mais de nouvelles couches de la classe ouvrière. Y a-t-il, d'ailleurs, une autre alternative que petite bourgeoisie ou prolétariat ? Ces couches entrent dans la bataille de classe prolétarienne spécifique (4). Bien que pour certaines parties il paraisse y avoir un retard de conscience plus marqué et surtout une sorte d'osmose avec des professions autonomes, petites bourgeoises (professions libérales, boutiquiers, artisans, etc.) et que certaines modifications semblent pouvoir résulter de la fonctionnarisation. Il est très important de souligner que le prolétariat industriel proprement dit semble rester le noyau fondamental de la classe ouvrière. C'est la couche fondamentale, la plus disciplinée et la plus combative, la plus directement liée à l'évolution des forces

ditionnée par les individus qui s'approprient. Seuls, les prolétaires de l'époque actuelle, totalement exclus de toute manifestation de soi-même, sont en mesure de parvenir à leur manifestation totale, et non plus bornée, qui consiste dans l'appropriation d'une totalité de forces productives et dans le développement ainsi posé d'une totalité de facultés. Toutes les appropriations révolutionnaires antérieures étaient bornées... » (ouvrage cité, p. 62-63).

(1) « Ce n'est qu'au nom des droits généraux de la société qu'une classe particulière peut revendiquer la suprématie générale... pour qu'une classe représente toute la société, il faut au contraire, que tous les vices de la société soient concentrés dans une autre classe, qu'une classe déterminée soit la classe du scandale général, la personnification de la barrière générale... L'importance générale négative de la noblesse et du clergé français avait comme conséquence nécessaire l'importance générale positive de la bourgeoisie, la classe la plus immédiatement voisine et opposée (souligné par nous)... Il faut (actuellement) une classe qui soit la dissolution de toutes les classes, une sphère qui ait un caractère universel par ses souffrances universelles et ne revendique pas le droit particulier... La décomposition de la société en tant que classe particulière, c'est le prolétariat » (« Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel », « Introduction », Marx, Œuvres Philosophiques, Ed. Costes, 1927, t. 1, p. 102 à 106). Il naît une classe qui supporte toutes les charges de la société, sans jouir de ses avantages... une classe qui forme la majorité des membres de la société et d'où surgit la conscience de la nécessité d'une révolution radicale ». (« L'Idéologie allemande », p. 64-65).

(2) Il faut noter que dans deux passages importants où Marx range les techniciens, ingénieurs, etc. de la production matérielle avec les ouvriers (*Histoire des Doctrines Economiques*, T. III, p. 212-213) — *Le Capital*, L. I., t. 2, p. 103), il souligne qu'ils sont numériquement « insignifiants ».

(3) Il y a là un effet de la loi générale de l'accumulation capitaliste, qui établit une corrélation « entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère », représentée ici par l'élargissement de la condition prolétarienne. Marx précise, d'ailleurs, dans une note, sa formulation de la loi, en insistant sur le « prolétariat toujours croissant » (*Le Capital*, L. I., t. 3, p. 88). Et ailleurs : « Accumulation du capital est donc en même temps accroissement du prolétariat » (*Le Capital*, L. I., t. 3, p. 55). Le développement de la salarisation des femmes semble s'être surtout fait au profit des couches d'employés (et de travailleurs intellectuels).

(4) Notamment par leurs grandes grèves. Evoquant l'effet de la législation de fabrique, qui hâte le développement du capitalisme, Marx marque bien le caractère révolutionnaire de la transformation de l'artisan en ouvrier, que l'on peut étendre à celles du boutiquier en employé, de la profession libérale autonome en travail salarié, etc... « Elle détruit tous les modes traditionnels et de transition derrière lesquels se dissimule encore en partie le pouvoir du capital, pour les remplacer par son autocratie immédiate. Elle généralise en même temps la lutte directe engagée contre cette domination... En écrasant la petite industrie et le travail à domicile, elle supprime le dernier refuge d'une masse de travailleurs, rendus chaque jour surnuméraires, et par cela

productives matérielles, celle dont l'aliénation et donc l'exigence révolutionnaire sont les plus grandes (1).

D'autre part, la classe ouvrière devient le symbole de l'oppression par les monopoles capitalistes des autres couches et classes de la société, étant la classe la plus directement exploitée par les monopoles et luttant avec le plus d'efficacité contre eux. Elle peut ainsi rallier à elle les classes moyennes, petites bourgeoises, de la ville et de la campagne et même des couches de la moyenne bourgeoisie opposées aux monopoles. D'autant plus que ses revendications économiques ne concernent plus seulement ses salaires (salaires dont l'importance croît cependant comme type de revenu) mais ses conditions générales de vie, l'orientation des dépenses sociales (dépenses pacifiques, etc.), l'origine des ressources (politique fiscale, monétaire, etc.) et la forme du contrôle économique (nationalisations démocratiques contre les monopoles).

Elle s'affirme par ses revendications économiques à l'échelle collective et son poids croissant dans la vie sociale, comme par sa politique nationale, et ses perspectives révolutionnaires, comme la classe capable de prendre la direction de la nation. On assiste à un développement matériel (par les organisations notamment) et moral (politique et idéologique) inouï de la classe ouvrière, dont la capacité de lutte s'accroît énormément, y compris avec l'entrée des nouvelles couches dans son sein (2). Elle oblige la classe dirigeante à reconnaître au moins *formellement* son aptitude à la direction sociale, en faisant pénétrer les représentants de ses *organisations* dans les directions de nouvelles institutions économiques et sociales qu'elle réussit à imposer (nationalisations, sécurité sociale, etc.). Loin d'être l'effet d'une atténuation de la lutte de classes, cette initiative et ce rôle sont l'indice d'une crise de la domination bourgeoise et d'une aggravation extrême de la lutte. En contestant leur pouvoir aux monopoles, en étant la seule force rivale véritable, elle se présente comme la classe la plus immédiatement voisine et opposée (3), la grande force nationale capable de défendre et de promouvoir le progrès économique et politique.

La socialisation des forces productives exige la *propriété* collective des moyens de

production et leur *direction* sociale. En faisant peser de plus en plus dans la vie économique et politique le poids des organisations ouvrières, force organisée de la volonté collective des masses travailleuses, en réclamant la démocratisation de la direction économique (démocratisation des nationalisations, etc.) et de la vie politique, la classe ouvrière va dans le sens du développement des forces productives et du progrès social (notamment du progrès intellectuel des masses) (4).

même, la soupape de sûreté de tout le mécanisme social » (« Le Capital », I. I, t. 2, p. 178).

(1) Le rôle révolutionnaire central des ouvriers d'industrie semble persister pour la marche au communisme, pendant le stade du socialisme, où la direction politique appartient à la classe ouvrière et à ses organisations. C'est la couche la plus aliénée, qui a été privée par le développement capitaliste de toute manifestation de soi et qui doit, plus que toutes les autres couches, conquérir le développement intégral de l'individu (notamment son développement intellectuel). Elle est la plus intéressée à la lutte contre les survivances capitalistes du stade socialiste, elle n'y a jamais que des chaînes à perdre et tout le monde du communisme à gagner.

(2) Confirmant la prévision marxiste : « A mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste ». (« Le Capital », I. I, t. 3, p. 205).

(3) Ainsi, en 1789, la classe la plus immédiatement voisine et opposée à la noblesse est la bourgeoisie (aux couches multiples) et non les paysans sur qui pèsent les droits féodaux. Ceux-ci sont bien plus misérables que la bourgeoisie et ont de grandes capacités révolutionnaires, mais ils ne sont pas aptes à prendre la relève de la direction sociale. Si la Russie (ou la Chine) n'ont pas eu besoin d'un développement du prolétariat comparable, sur le plan quantitatif, pour faire leurs révolutions, c'est, semble-t-il, en raison de la particularité propre du capitalisme dans ces pays, à la fois naissant et agonisant. Ainsi, la société y était travaillée par un grand processus de *prolétarianisation*, des paysans tout particulièrement. Nous retrouvons donc dans cette exception apparente, une confirmation de la règle. La classe ouvrière était le symbole de l'oppression sociale en développement. Elle était la classe la plus immédiatement voisine et opposée, moins misérable que le paysan, et par son développement matériel et moral capable de prendre la direction de la révolution.

(4) Cependant ce sont surtout les organisations syndicales dont le rôle est ainsi mis en avant par le développement des formes du capitalisme monopoliste d'Etat. En effet leur poids croissant s'intègre dans le *fonctionnement* du système (bien qu'exprimant la crise de celui-ci et étant d'une immense portée) et n'est pas dirigé directement contre l'existence du mode de production. Pour supprimer le

De son côté, l'oligarchie monopoliste tend à réserver la direction nationale à un cercle étroit d'individus aux intérêts cosmopolites. Elle est réactionnaire sur toute la ligne. L'oligarchie monopoliste réalise ses tendances non par un développement impétueux des énergies individuelles des larges masses, mais par l'étouffement des libertés bourgeoises elles-mêmes, par la tendance à l'action discriminatoire illégale et même, si possible, à la terreur ouverte contre les organisations ouvrières et l'opposition démocratique. Elle tend à faire des corps parasites et réactionnaires de la police et de l'armée, des rouages de plus en plus envahissants dans la vie sociale. Elle tend, d'autre part, à canaliser la puissance inéluctablement grandissante des masses, par l'emprise des moyens modernes de propagande, l'abdication de l'individu pensant devant la mystique du chef, le développement des idéologies rétrogrades. Elle tend au fascisme, forme politique où s'épanouit et se démasque le contenu profondément réactionnaire du capitalisme monopoliste d'Etat.

Au contraire, la bataille pour le développement de l'organisation matérielle, de la capacité politique et idéologique de la classe ouvrière et pour son poids croissant sur les destinées nationales pour l'élargissement de la démocratie bourgeoise et son dépassement dans des formes nouvelles avec un contenu nouveau, prolétarien, développe l'aspect de transition du capitalisme monopoliste d'Etat. Elle débouche non seulement sur la perspective du passage *révolutionnaire* au socialisme (1), mais encore sur celle du communisme, qui exige la participation la plus consciente des plus larges masses à la direction sociale.

Le développement de l'emprise intellectuelle du capitalisme moribond sur le peuple, grâce notamment aux nouveaux moyens de communication, exige, pour le renversement d'une telle situation, un bond en avant du degré de conscience et du niveau politique des masses et leur participation effective à la démocratisation. Ainsi se prépareront, dans les pays capitalistes trop mûrs, les bases qui permettront, une fois atteint le stade socialiste, de passer plus rapidement au communisme. Dans la marche universelle au communisme, si les uns apporteront l'expérience et la stimulation du socialisme mûr le plus avancé dans l'exploration de l'avenir, les

autres, la souplesse et l'énergie incomparables de leur retard : leur « vacuité de feuille blanche », les vieux pays capitalistes apporteront le progrès nécessaire à l'émancipation (2) de l'aliénation la plus avancée de

capitalisme, il faut que se développe l'action propre de l'organisation *politique* de la classe ouvrière, de son avant-garde la plus consciente, armée de la science marxiste. Elle s'attache à développer la conscience de classe des ouvriers et la conscience politique des différentes couches du peuple, ainsi que toutes les luttes dans tous les domaines pour les faire converger vers le dépassement et l'abolition du système. Elle vise notamment à s'emparer du pouvoir d'Etat et à le transformer, en remplaçant la dictature de la bourgeoisie monopoliste par la dictature du prolétariat organisé.

Devant la puissance grandissante des masses ouvrières et salariées et de leurs organisations sans cesse croissantes, puissance économique mais aussi de plus en plus sociale, politique, la bourgeoisie monopoliste voudrait bien l'endiguer et limiter son exercice à une discussion sur le fonctionnement économique du système. Bien plus, elle voudrait transformer cette discussion en une collaboration pour « concilier » les intérêts antagonistes. Les organisations ouvrières économiques, pourraient être intégrées dans les institutions de l'Etat des monopoles, et même, une fois décapitées du parti politique, voir leur contenu de classe dissout dans l'intérêt corporatiste. L'oligarchie monopoliste pourrait réserver le travail politique à son Etat (y compris l'« information ») et éventuellement s'annexer l'encadrement politique des masses.

Actuellement, devant les projets corporatistes des milieux fascistes de l'oligarchie, comme devant les illusions des révisionnistes en présence du pouvoir grandissant (politique notamment) des syndicats et des nouvelles formes, plus politiques, de la lutte économique ainsi que leur attaque contre le rôle dirigeant du parti, il faut non seulement affirmer mais développer les thèses de Marx et de Lénine sur l'insuffisance du trade-unionisme et le rôle primordial de l'organisation de lutte politique du prolétariat. Tout en analysant positivement la puissance nouvelle des syndicats. L'étude des diverses formes de dictature du prolétariat dans les pays socialistes semble devoir permettre, également, d'enrichir la théorie de l'organisation politique et économique de la classe ouvrière.

(1) Voir le point 30 des Thèses du XV^e Congrès du P.C.F. et son excellente référence à Lénine, sur la lutte pour la démocratie et le socialisme.

(2) Si « le prolétariat en est le cœur », « la philosophie est la tête de cette émancipation » (*Introduction de la Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, ouvr. cité, p. 107). Cette émancipation exige que soit déchaînée toute la puissance révolutionnaire de la théorie marxiste, considérée comme une force en développement, un processus en expansion.

Le marxisme, comme science des sociétés, tout en vivant désormais dans la pratique subjective de millions d'hommes, réclame et permet plus que jamais qu'on le considère comme les sciences de la nature, se dépassant sans cesse et se vérifiant dans leurs applications.

Il semble qu'actuellement les conditions soient

l'histoire, aidée des moyens les plus modernes, ceux-là mêmes qui doivent permettre la société sans classe.

Conclusion

Avant l'étude de l'évolution économique récente du capitalisme en France que nous nous proposons, nous avons risqué quelques hypothèses de développement de certaines analyses de Marx (et de Lénine).

Ces hypothèses se situent principalement au niveau du matérialisme historique, le niveau de la première partie de *L'Idéologie Allemande*, et non à celui, ultérieur, de la théorie économique. Elles sont limitées à la partie économique de la conception matérialiste de l'histoire, mais cette partie fournit des bases pour l'analyse, plus actuelle que jamais, des autres sphères d'activité sociale (politique, idéologique, bio-psychique, etc.). Elles caractérisent, cependant, certains éléments du développement du capitalisme, qui est une des deux faces du procès économique total. Un autre travail, distinct de l'étude d'un pays donné et préliminaire à la théorie économique, s'offre aux économistes marxistes. C'est la critique assimilatrice et synthétique, dans l'esprit de la *Contribution à la critique de l'économie politique* et à partir des résultats théoriques de la conception matérialiste de l'histoire et du « Capital », des analyses récentes de l'économie politique, bourgeoise tout particulièrement, dans la mesure où elles reflètent les nouvelles formes de fonctionnement. Il faut, d'autre part, souligner l'importance du progrès de l'histoire et de la théorie technologiques marxistes pour l'étude économique des sociétés passées, qui doit nous aider à comprendre le devenir des sociétés actuelles.

Les hypothèses émises, loin de nier les démonstrations marxistes classiques, nous ont paru contenues dans leur mouvement. En particulier, le « Capital », œuvre la plus riche de la science économique marxiste et si profondément ancrée dans l'histoire de son temps qu'elle est la plus actuelle, nous a paru poser de lui-même les questions. Une fois son mouvement propre éclairé par le mouvement historique réel et la pratique actuelle, pour l'analyse de laquelle il apporte, ainsi, non des solutions achevées mais les moyens de poser scientifiquement les pro-

blèmes et de les résoudre. La pratique sollicite le développement du « Capital » et non sa simple application. Tout en révélant sa richesse, elle répudie la schématisation de l'œuvre maîtresse de Marx, trop peu étudiée, et son interprétation unilatérale, opportuniste ou sectaire, contraire au matérialisme dialectique et à l'exigence du mouvement révolutionnaire, à l'intérêt du parti.

Nous ressentons vivement l'insuffisance de ces hypothèses, leurs lacunes et leurs imprécisions, leurs points fragiles ou douteux, et nous serons sans doute amenés à les remanier. Mais avant de les utiliser positivement et, par là-même, de les vérifier en partie dans une étude concrète (comme, éventuellement, dans une analyse fonctionnelle), nous sollicitons la critique marxiste-léniniste pour nous éclairer sur la valeur de leurs différentes parties et nous aider à les améliorer comme instruments de travail.

réalisées pour que soit répudié le dogmatisme stérilisant, qui a sévi en liaison avec le culte de la personnalité, la paraphrase vide ou l'amplification de formules consacrées ou à consacrer, la crainte de se déconsidérer par la critique ou l'auto-critique scientifique ouverte, la crainte de se « brûler les doigts » par l'innovation, source de tout progrès. La critique de principe d'une théorie nouvelle et erronée ne veut pas dire obligatoirement sa condamnation intégrale et sans appel. (Voir l'attitude de Lénine sur les travaux de Hilferding et bien plus son appréciation de Boukharine comme théoricien.) Cette répudiation du dogmatisme ne doit pas conduire au rejet de l'acquis scientifique antérieur qui est le fait de la demi-science des révisionnistes et de leur abandon de la pratique révolutionnaire, mais à son intégration dans un ensemble toujours plus riche. Elle doit dépasser l'empirisme (qui peut certes avoir le mérite du contact avec la vie), l'approximation sans rigueur conceptuelle, la détermination sans scrupule scientifique, la constatation sans recherche de la loi. Ces trois attitudes relèvent toutes du manque de science, contrairement à l'exigence du mouvement révolutionnaire.

La solution aux problèmes nouveaux de la vie n'est pas le rejet de la science classique, éprouvée, ni sa répétition, mais son développement. Ce n'est pas moins de marxisme mais plus de marxisme. Le camarade O. Kuusinen nous paraît mettre le doigt sur ce fond commun, dans sa critique de principe faite dans les conditions soviétiques : « Il faut bien l'avouer : chez nous, la recherche scientifique dans le domaine des sciences sociales, ainsi que leur propagande et leur enseignement, s'embarassent souvent du lest du dogmatisme. Le dogmatisme stérile provient souvent du souci de s'épargner la peine de la réflexion indépendante et de l'analyse des faits nouveaux... Les membres du groupe anti-parti tendaient toujours à répéter l'A.B.C. C'était, si vous voulez, du révisionnisme à rebours. » (Recueil sur le XV^e Congrès du P.C.U.S., p. 241-242.)

ERRATUM

Nous prions le lecteur de nous excuser pour les erreurs d'impression qui ont pu se glisser dans les premières parties de cet article, l'auteur n'ayant pu suivre de près la publication, allant jusqu'à des omissions. Il faut en signaler les principales, en ce qui concerne les numéros de février et de mars 1961.

1^{re} PARTIE — N° DE FEVRIER 1961

— Page 4, première colonne, après la ligne 15, une ligne omise dans une citation. Après: « capital, propriété foncière, travail salarié ; Etat », il faut lire : « commerce extérieur marché mondial ».

— Page 14, première colonne, après le premier paragraphe, qui se termine d'ailleurs par : « du stade de genèse de la société capitaliste à partir du stade de décomposition de la société fédérale ». Un paragraphe a sauté à l'impression : « D'ailleurs de nombreux aspects de la période manufacturière sont nécessairement traités en tant que tels dans le livre 1^{er}. Le titre du Livre 1^{er} est, à cet égard, significatif : *Le développement* de la production capitaliste. Surtout si on le rapproche du titre correspondant du Fragment primitif de la *Contribution* (titre d'une partie d'où était d'ailleurs exclue également l'analyse de la marchandise et de la monnaie) : *Procès de production du Capital* (1) ». Ainsi que la note (1) : « Faut-il rapprocher de ce changement de titre, le fait que le livre 1^{er} correspond, d'après la préface d'Engels au

Livre II (citée plus haut), aux premières pages (1 à 220) du manuscrit *Contribution* etc. et aussi aux dernières pages (1.159 à 1.472) ? »

— Page 15, 2^e colonne, après la ligne 41, quelques lignes et la référence omises à la fin de la citation : « Nous n'avons pas ici à approfondir les lois de cette centralisation... mais seulement à en donner quelques aperçus rapides.

La guerre de la concurrence se fait à coup de bas prix. Le bon marché des produits dépend *ceteris paribus*, de la productivité du travail, et celle-ci de l'échelle des entreprises. Les gros capitaux battent donc les petits... taliste enfante une puissance tout à fait nou-

Le développement de la production capitaliste, le crédit, qui à l'origine s'introduit puis devient bientôt une arme additionnelle comme une aide modeste de l'accumulation et terrible de la guerre de la concurrence et se transforme enfin en un immense mécanisme social destiné à centraliser les capitaux ». (*Le Capital*, L. I., t. 3, p. 67-68) ».

2^e PARTIE — N° DE MARS 1961

— Page 38, deuxième colonne, ligne 24, un membre de phrase omis. Après « forces productives », il faut lire : « (aspect interne) ? Du côté des problèmes de la production marchande (aspect externe). »

— Page 48, première colonne, ligne 19, au lieu de « production non matérielle », lire : « production matérielle ».

